

Congrès AFSP 2009

Section thématique 37

Partis politiques et mouvements sociaux à la croisée des approches :
interdépendances, transformations et traits communs

Axe 1

ROCHA Daniella (CEMS-EHESS, Université Paris 13)
daniella.decatrorocha@gmail.com

Quand les mouvements prennent parti.

Retour sur les conditions de possibilité du Parti des Travailleurs dans la région du District Fédéral au Brésil (1978-1980)¹

L'émergence du Parti des Travailleurs (PT) brésilien a souvent été présentée par l'historiographie dans des récits héroïques qui n'ont pas cessé d'exalter son exceptionnalité et son caractère paradigmatique². L'exceptionnalité célébrée de ce parti reposerait essentiellement sur sa capacité à rassembler d'importantes bases populaires et de réifier dans un versant brésilien un modèle de « parti des masses », peu ordinaire au Brésil. Elle reposerait en outre sur la capacité *petista* de réunir un spectre particulièrement diversifié des mouvements sociaux qui se (ré)activaient dans la scène politique nationale alors que la transition démocratique se négociait.

De fait, le cas de ce parti de travailleurs offre un riche terrain d'observation pour l'analyse des confluences, superpositions et ambivalences entre l'espace des mouvements sociaux et l'espace partisan. Si l'émergence et le maintien d'une forme partisane façonnée à la confluence de mouvements pluriels et a priori peu convergents est pour le moins intrigante, une relecture de l'originalité *petista* et des ses conditions de possibilité semble nécessaire.

Dans cette communication, il s'agira de dépasser le point de vue factuel et homogénéisant qui domine la littérature spécialisée et qui se contente de décrire la variété des mouvements sociaux ayant adhéré un projet partisan unificateur, pour réfléchir sur les ambivalences des imbrications plurielles (collectives et individuelles) entre ces deux lieux de mobilisation politique. L'entreprise partisane apparaîtra dès lors moins comme une conséquence linéaire d'un projet stratégique de mouvements en convergence que comme un « milieu partisan » aux frontières fluides.

L'émergence du *petismo* n'est pas sans lien avec la structure d'opportunités politiques ouvertes aux mouvements sociaux dans le cadre mouvant de la transition, mais l'analyse en termes d'opportunités politiques est loin, semble-t-il, de suffire pour saisir la mise en forme de ce phénomène partisan dans toute sa complexité. L'objet empirique constitué par le Parti des Travailleurs de la région du District Fédéral nous a montré que ce parti s'est constitué comme le produit de l'interpénétration de réseaux militants historiquement constitués qui se sont (re)structurés mutuellement et qui ont ensemble composé le « milieu militant » dans lequel les acteurs qui ont fondé le parti se sont politisés. L'idée d'un milieu militant – dans le prolongement de la notion de milieu partisan – devient un outil heuristique pour lier une compréhension du projet partisan avec les réseaux pluriels dans lequel il s'est inscrit.

¹ Document de Travail. Ne pas citer.

² L'analyse proposée ici se situe dans le prolongement des problématiques formulées dans ma thèse : D. Rocha, « Le Parti des Travailleurs à l'épreuve du pouvoir. Le PT dans le District Fédéral au Brésil (1980-2000) », thèse de doctorat en sociologie, soutenue à l'EHESS, le 08 mars 2007.

Retour socio-historique aux conditions d'émergence du Parti des Travailleurs dans le District Fédéral. Une approche localisée

Chercher dans la restitution historique des événements les conditions de la structuration des transformations connues par un espace social donné est à la base de la démarche analytique adoptée dans cette communication. La linéarité dégagée à partir d'une histoire qui peut sembler trop événementielle a cependant paru nécessaire pour pouvoir situer le contexte spécifique qui a réuni les conditions de structuration de cette formation partisane particulière. En « revisitant » le passé sous un prisme sociologique, il s'agissait de restituer le mieux possible, à partir d'informations fragmentaires et souvent discontinues, cette « histoire récente » qui a été peu problématisée par l'historiographie. Si la chronologie linéaire peut parfois avoir comme effet d'éloigner de l'analyse proprement sociologique, l'analyse diachronique tentée ici n'en est pas moins attachée à un axe problématique centré sur les conditions de possibilité d'un ensemble partisan qui est fortement ancré socialement et qui, tout en étant composé d'acteurs déshérités politiquement, est parvenu à occuper un espace significatif dans le champ politique régional.

Remarquons toutefois qu'on n'a pas la prétention d'effectuer une « reconstruction historique » au sens strict. Il s'agit dans les pages qui suivent de présenter l'esquisse d'une « histoire possible », car retracée essentiellement à travers le regard des acteurs impliqués³. Les témoignages des militants ont souvent permis, à la différence des informations obtenues à partir des documents écrits, de connaître les liens, les alliances et les concertations politiques qui ont été à l'origine du processus de formation du PT et qui ont conditionné le façonnement ultérieur d'un espace de positions spécifique au sein de ce parti.

Rappelons d'abord que le PT/DF se définit comme une formation constituée à l'intersection d'acteurs appartenant essentiellement aux classes populaires et moyennes de la société *brasiliense*. Rappelons notamment que le principal secteur d'implantation des bases d'adhérents du PT/DF correspond au secteur le plus défavorisé du District Fédéral (57,4%)⁴. En s'appuyant sur ces seules informations, on pourrait avoir tendance à considérer le PT/DF – par son taux élevé d'acteurs externes aux classes dominantes ou bien par sa capacité d'agrèger une certaine diversité sociale – comme une entreprise politique quelque peu « improbable ».

Cela dit, la question qui se pose maintenant relève justement d'un intérêt pour « relativiser » cette idée d'improbabilité et pour cerner, dans un contexte historique et politique particulier, les éléments qui ont rendu possible l'émergence d'un ensemble partisan avec ces caractéristiques.

Le point de départ de cette réflexion repose sur l'idée que le Parti des Travailleurs du District Fédéral constitue le produit de l'interpénétration de réseaux militants spécifiques qui se sont (re)structurés mutuellement dans un moment historique particulier et qui ont ensemble composé le « milieu militant » dans lequel les acteurs qui ont fondé le parti ont construit leur signification sociale en tant qu'acteurs « politiquement intéressés ». Le processus de structuration de ce milieu militant de gauche est indissociable du contexte plus large de renouvellement politique qui découle de l'ouverture démocratique et qui a favorisé, à différentes échelles, la politisation et l'introduction de nouveaux acteurs dans le jeu politique brésilien.

Tout en faisant partie d'un projet mené nationalement, certains aspects propres à la configuration *brasiliense* – comme la faible présence d'ouvriers du secteur secondaire, de représentants des organisations de base de l'Église ou de politiciens régionaux issus du MDB – distinguent le contexte de création du PT/DF de celui connu par ce même parti dans d'autres régions du Brésil. Ainsi, l'effervescence politique qui a traversé l'ensemble du pays dans les dernières années de la dictature, n'a pas été vécue, à Brasilia, à travers l'action dominante d'un mouvement de type prolétaire, au sens strict, ni légitimée par la présence importante d'un clergé avant-gardiste de gauche – aligné sur la Théologie de la Libération – ou d'hommes politiques « progressistes » déjà représentés dans les espaces de pouvoir.

³ Entretiens avec les fondateurs du PT/DF et du mouvement syndical de la région. Cf. liste en annexe.

⁴ D. Rocha, 2007.

Quels ont été les groupes sociaux qui, dans le District Fédéral, se sont forgés et organisés politiquement lors du déclin de la dictature militaire, qui ont pris la tête des mobilisations politiques contre le régime et qui par la suite ont fondé le PT/DF? À partir des entretiens et des documents fournis par certains membres-fondateurs⁵, il a été possible d'identifier les trois principaux réseaux d'implantation du milieu militant qui a donné naissance au PT/DF. Le premier, qui comme on le verra de façon précise, a occupé la place dominante pendant la période initiale de structuration du parti, est celui composé par les acteurs « liés »⁶ à l'université locale (l'Université de Brasilia) ; le deuxième regroupe différentes associations professionnelles qui se (re)structuraient à l'époque et le troisième concerne les mouvements associatifs des secteurs périphériques du DF.

Racines du petismo brasiliense : trajectoires croisées et mouvements en convergence

À la fin des années 1970, différents noyaux de mobilisation sociale ont vu le jour dans le District Fédéral. L'effervescence politique intense connue par cette région est inscrite dans le processus qui s'est généralisé dans l'ensemble du pays et dont l'épicentre renvoyait au nouveau syndicalisme né à São Paulo. Les manifestations organisées par les syndicalistes *paulistas* ont rapidement eu des répercussions à Brasilia, où des groupements politiques et associatifs jusqu'alors faiblement structurés ont progressivement acquis de l'ampleur et ont ouvert la voie pour la gestation de nouveaux mouvements.

La période comprise entre 1977 et 1979 peut être entendue comme un moment de large redéfinition et de restructuration de l'échiquier politique *brasiliense*. Le gouvernement du DF, nommé par l'État militaire, se voyait confronté aux acteurs et mouvements (re)émergents qui envahissaient la scène politique : syndicats, associations de quartier, mouvements culturels, mouvements d'étudiants et de lycéens. Les mobilisations de ces acteurs universitaires, la (re)apparition des associations professionnelles principalement dans le Plan Pilote, ainsi que les différentes associations communautaires nées dans les agglomérations urbaines plus périphériques ont permis de nouvelles configurations sur la scène politique régionale.

Les mouvements déjà existants (comme c'est le cas de certaines associations professionnelles) ont connu dans cette période des transformations qualitatives au niveau des répertoires et des lignes d'action. La plupart, qui jusqu'alors menaient une action centrée essentiellement sur les revendications des catégories qu'ils représentaient, se sont rassemblés graduellement autour de questions de portée générale, concernant notamment la démocratisation. Ils se sont rapprochés d'autres mouvements émergents et ont participé conjointement à la formation de comités pour l'amnistie des exilés politiques ainsi qu'aux premières discussions pour la création du Parti des Travailleurs à Brasilia. Le rapprochement entre les divers mouvements, motivé, soit par le désir de transition démocratique, soit par le projet de formation du PT, a eu lieu malgré la grande hétérogénéité idéologique de ces formations, dont certaines étaient dirigées par d'anciennes organisations clandestines de gauche attachées à des systèmes doctrinaux plus ou moins rigides, alors que d'autres se caractérisaient au contraire par l'absence de modèles doctrinaux particuliers, ou l'« indépendance », pour reprendre le terme utilisé par les acteurs concernés.

De manière générale, les acteurs qui dans le District Fédéral ont participé à cette entreprise politique se sont caractérisés par l'« externalité » par rapport à l'arène politique durant le régime militaire. On a en outre remarqué – et de façon précise lors de l'enquête de terrain⁷ – que ces exclus du jeu politique formel

⁵ Dix-sept entretiens enregistrés ont été réalisés avec des membres-fondateurs du PT/DF (liste en annexe). Des conversations informelles réalisées avec d'autres fondateurs du parti ont également été très riches en informations. Je remercie particulièrement Maria das Graças (« Marilu ») Ibañez et Paulo (« Fona ») Coelho pour les informations transmises.

⁶ Ce lien, comme on le constatera, étant très relatif, il pouvait être aussi bien formel qu'informel, « présent » que « passé ».

⁷ Sur un total de vingt individus ayant participé à la fois aux mouvements sociaux de cette époque et à la fondation du PT/DF, un seul personnage, la députée Maninha, a mentionné avoir un ascendant dans la famille qui a été « proche » de la politique. La députée descend d'une famille d'origine *nordestine* qui a fui la sécheresse du Nord-est et s'est installée depuis plusieurs générations dans le village de São Joaquim (district de la ville de Januária) dans une partie pauvre du nord de Minas Gerais. Son grand père maternel, juge d'instruction du village, a occupé, d'après la députée, une position importante dans la politique

étaient majoritairement des acteurs politiques de première génération, qui n'ont pas bénéficié de façon significative de capitaux politiques familiaux. Il est d'autant plus intéressant de connaître le contexte dans lequel ils se sont politisés et de circonscrire les facteurs qui ont pu déterminer le sens de leur investissement politique.

Or, comme on le sait, et la littérature politique s'accorde largement pour l'affirmer⁸, les contextes de transition démocratique constituent des cadres particulièrement propices à la production et à l'introduction des nouveaux acteurs sur la scène politique. L'«incertitude» et la «fluidité» caractéristiques des moments qui précèdent la démocratisation, où les règles, les identités et les pratiques politiques sont renégociées, tendent à faciliter l'intronisation de «profanes», dépourvus des qualités habituellement détenues par les classes politiques routinisées dans les lieux de pouvoir. Les acteurs étudiés ici s'inscrivent parfaitement dans ce cas de figure, car distincts des élites politiques de l'état militaire et dépourvus des capitaux politiques «traditionnels» (hérités ou bien acquis par un ancrage au sein de l'appareil militaire), ils ont trouvé des sources de légitimité autres que les acteurs du pouvoir pour accéder à la scène politique.

Les réseaux de mobilisation sociale (ré)apparus à la fin des années 1970 semblent bien avoir constitué les lieux par excellence de production de cette génération particulière d'acteurs politiques. Ainsi, ces mobilisations sociales, évoquées le plus souvent pour faire référence à leur rôle en tant que facteurs de trouble ou d'instabilité dans le régime politique en place, seront analysées ici surtout dans leur condition de lieux de politisation et d'établissement de liens durables entre les acteurs qui ont par la suite constitué le milieu militant qui a donné forme à un nouveau parti politique.

L'Université de Brasília : lieu de passage et d'émergence d'acteurs politiques

Différents témoignages recueillis auprès des fondateurs du PT/DF ont fait apparaître les traces indéniables laissées par l'Université de Brasília (UnB) dans le façonnement du milieu militant *brasiliense* de la fin des années 1970. Directs ou indirects, présents ou passés, les liens établis par différents acteurs interviewés avec l'UnB sont ressortis comme un élément marquant dans leurs discours, où le passage par cette Université est souvent présenté comme un tournant décisif dans leurs trajectoires militantes. L'UnB s'est ainsi révélée une voie d'enquête centrale pour retracer le processus de constitution du PT dans le District Fédéral. En explorant cette «piste de recherche», on a rapidement été conduit à comprendre que cette Université, beaucoup plus qu'un foyer de mobilisation politique circonscrit dans le temps au moment de la formation du PT, avait constitué un noyau dur, en tant que point d'intersection, à des moments variables, des trajectoires de certains des principaux artisans de l'entreprise *petista* dans le DF ; son importance renvoie à un réseau militant antérieur à la démocratisation, qui a traversé les années de répression militaire et y a survécu. La transversalité évoquée par cette université et les reconversions militantes des acteurs liés, de façon variable, au pôle universitaire ont constitué les facteurs clés de l'édification d'un milieu militant de gauche élargi et diversifié dans la région lors de l'ouverture démocratique et, par la suite, lors de la légitimation de la formation *petista*.

locale (plutôt à droite). En dehors de ce cas exceptionnel, les autres personnes rencontrées n'ont pas indiqué appartenir à des familles particulièrement «proches» de la politique, ni avoir reçu une éducation politique quelconque.

⁸ Sur les transitions démocratiques, voir par exemple, G. O'Donnell, P. C. Schmitter et L. Whitehead, *Transition from the authoritarian rule : prospects for democracy*, Baltimore and London, John's Hopkins University Press, 1986 ; P. C. Schmitter, Karl, T. Lynn. « Les modes de transition en Amérique Latine, en Europe du Sud et de l'Est », *Revue Internationale de Sciences Sociales*, n° 128, 1991.

« IL A ETE TOUT NATUREL POUR MOI DE SORTIR DE CETTE PHASE DE SPECTATRICE POUR ENTRER DANS UNE PHASE DE PARTICIPATION »

« Quand je suis arrivée au deuxième semestre de 1967, comme étudiante inscrite à l'Université de Brasilia, c'était une université toute petite, elle avait 700, au maximum 1000 étudiants. Le cours de médecine était en train de commencer, il y avait peu d'étudiants. C'était une communauté où tout le monde se connaissait, professeurs et étudiants, et une communauté extrêmement politisée. Quand je suis arrivée, venant de l'intérieur de Minas Gerais, toute jeune [...], je n'avais pas eu de vie politique antérieure [...], mais j'ai été accueillie justement par le groupe de gauche de l'Université. Et par coïncidence, dès mon premier jour à l'UnB je suis allée habiter sur le campus universitaire, dans la Colina⁹, qui est l'endroit où habitaient les dirigeants du mouvement des étudiants. Je suis donc arrivée dans ce milieu et je suis tout de suite entrée dans un groupe fortement politisé. Au départ je ne participais pas beaucoup, mais ils étaient tous mes amis. J'étais très amie d'Honestino¹⁰ et de tous les autres qui formaient le mouvement des étudiants et, enfin, j'ai commencé à m'insérer dans tout cela. Je suivais le cours de médecine et en même temps je vivais la vie de la communauté de gauche. [...]

Même à la Faculté de Médecine, il y avait de la participation politique, la grande majorité participait. Il y avait une autre caractéristique, le cours de médecine n'était pas un cours isolé. L'Université à cette époque avait un curriculum très interdisciplinaire. Ainsi, moi par exemple, dans ma première année de médecine, j'ai suivi des cours de théâtre, de cinéma et d'autres cours à la Faculté d'Architecture, d'Anthropologie, à l'Institut des Sciences Sociales... Donc ma vision du monde et ma formation passaient évidemment par cette interdisciplinarité. Et on avait des amis en Ingénierie, dans la Faculté de Sciences Sociales, en Architecture... C'est ainsi que j'ai commencé à avoir ce contact [avec la politique] et à participer, premièrement comme spectatrice, pour écouter, pour essayer de comprendre. Après naturellement on commence à s'impliquer.

Mes premiers souvenirs de cette époque sont très marquants, parce que c'était justement le grand moment historique de l'Université, celui de « l'invasion »¹¹; j'étais là lorsque c'est arrivé¹². Je me rappelle que j'étais au milieu d'une classe de biochimie quand les troupes sont entrées; les professeurs nous ont caché dans une salle, personne ne pouvait sortir, c'était pour nous protéger. La police est arrivée... bombes de gaz lacrymogène... cette confusion. J'ai vécu l'« invasion », le décret 77, qui visait à la cassation de certains étudiants et j'ai vécu la persécution d'Honestino Guimarães, dont j'étais voisine et très amie [...] Tout cela a donc marqué profondément ma perception de la vie des étudiants, et il a été tout naturel pour moi de sortir de cette phase de spectatrice pour entrer dans une phase de participation.

Entretien avec la députée Maninha¹³, 05/11/1999.

L'entretien réalisé avec la députée et ancienne dirigeante du PT/DF, Maria José da Conceição, Maninha¹⁴, dont le début de la trajectoire politique remonte à l'Université de Brasilia (UnB), attire l'attention sur le processus de politisation connu par des acteurs qui, à partir de leurs parcours universitaires, ont entamé une carrière politique. L'engagement militant de Maninha, présenté comme un fait « naturel », est compris ici comme le produit d'un processus complexe à travers lequel les individus ont, en intégrant le

⁹ Nom donné à la partie du campus universitaire formée par des bâtiments résidentiels, actuellement destinés uniquement à l'habitation des professeurs et des fonctionnaires de l'Université. La résidence des étudiants a été transférée dans un autre secteur du campus.

¹⁰ Honestino Guimarães a été le principal leader du mouvement des étudiants de l'UnB dans les années 1960, il a été violemment persécuté par la police, qui a fini par le capturer en 1973. H. Guimarães est un des disparus politiques de la dictature militaire.

¹¹ L'événement évoqué par Maninha concerne la principale invasion policière sur le Campus Universitaire, qui s'est passée en août 1968. D'autres invasions ont également eu lieu à l'intérieur de l'UnB, notamment en 1964, 1965 et 1977.

¹² En ayant recours au caractère gras, on a voulu être fidèle à l'accent mis sur ce passage par l'interviewée elle-même.

¹³ Membre fondateur du Syndicat des Médecins à Brasilia et du Parti des Travailleurs/DF ; elle a été élue deux fois députée districtale à la Chambre Législative du District Fédéral (1994 et 1998) et depuis 2003 elle occupe la fonction de députée fédérale au Congrès National. En 2005, suite à la crise du gouvernement Lula, cette députée a quitté le Parti des Travailleurs pour intégrer le parti d'extrême gauche PSOL (Parti Socialisme et Liberté), fondé en 2004 par d'autres dissidents du secteur gauche *petista*.

¹⁴ Connue simplement comme Maninha. On utilisera ici les « noms d'usage » des acteurs enquêtés, c'est-à-dire les noms ou surnoms par lesquels ils se désignent et sont reconnus dans le milieu politique et qui souvent ne coïncident pas avec le nom patronymique.

réseau de militants de cette université, connu un type de socialisation politique spécifique et ont partagé les expériences sociales qui sont à l'origine de leur « fabrication » en tant qu'acteurs politiques.

Depuis sa création en 1962, l'Université de Brasilia a constitué un lieu de passage et de politisation de nombreux acteurs qui plus tard se sont investis sur la scène politique de la région et plus particulièrement dans l'espace politique de gauche. Cela peut s'expliquer de différentes façons, mais tout d'abord par la vocation avant-gardiste incarnée par cette université au début de son histoire. Son projet de création, élaboré par l'éducateur Anísio Teixeira et l'anthropologue Darcy Ribeiro est né d'une conception « progressiste et humaniste »¹⁵ de l'éducation supérieure et son modèle d'enseignement a été considéré comme une référence dans le milieu intellectuel national. À ses débuts, l'UnB est devenue un foyer d'importante mobilisation intellectuelle, culturelle et politique de la région, raison par ailleurs des fréquentes persécutions politiques dont le campus universitaire a été l'objet pendant la période militaire.

La confrontation directe avec l'appareil d'État que, par sa localisation dans la capitale fédérale, l'UnB suggérait a sans doute contribué à ce qu'elle devienne une des cibles principales de la répression militaire, après le coup d'État de 1964. Cette Université représentait une partie particulièrement visible du mouvement étudiant brésilien qui, en ces débuts des années 1960, se caractérisait par une forte mobilisation. Considéré comme un foyer de « subversion »¹⁶, l'UnB a subi, dès 1964, le contrôle strict de la part des militaires, à travers notamment de nombreuses « invasions policières », des arrestations et des expulsions d'étudiants et de professeurs. En 1965, près de 80% du corps enseignant de l'Université a démissionné de ses fonctions et a été en grande partie remplacé par des acteurs alliés aux militaires¹⁷.

Malgré la répression, différents noyaux politiques de résistance à la dictature se sont maintenus à l'intérieur de l'UnB. Le mouvement étudiant étant sans aucun doute la fraction la plus combative au sein du campus, le tissu militant de gauche de l'Université s'étendait toutefois à d'autres groupes sociaux, comprenant au-delà des étudiants, des professeurs et des fonctionnaires liés à l'administration universitaire. Le campus de l'UnB s'est constitué comme un site d'interaction privilégié pour des groupements militants de gauche peu homogènes, certains plus impliqués idéologiquement que d'autres et plus ou moins insérés dans des combats politiques menés par des organisations clandestines structurées nationalement.

Parmi les formations clandestines présentes dans le mouvement étudiant de l'UnB, l'« Action Populaire » (AP)¹⁸, apparaît comme une des organisations les mieux représentées dans l'Université jusqu'à la fin des années 1960. En ont fait partie: Honestino Guimarães – disparu politique et principal leader du mouvement des étudiants de l'Université à l'époque – ainsi que la future députée *petista* Maninha. À partir de 1969, l'« Aile Rouge » (*Ala Vermelha*) – organisation dissidente du PCdoB – a acquis une place importante dans le mouvement. Plusieurs des futurs fondateurs du Parti des Travailleurs ont appartenu à cette dernière formation.

À un autre pôle, le secteur d'orientation trotskiste, lié à la IV^{ème} Internationale, constituait une des fractions dominantes du réseau militant universitaire. Ce secteur avait des représentants dans le corps professoral et également parmi les étudiants, dont ont fait partie plusieurs fondateurs du PT, notamment la

¹⁵ Sur le modèle de structuration universitaire présent dans la conception de l'UnB voir D. Ribeiro, *A universidade necessária*, (1969), Sao Paulo: Paz e Terra, 1991 et R. A. Salmeron, *A universidade interrompida: Brasilia 1964-1965*, Brasilia, EdUnB, 1999.

¹⁶ R. Salmeron, *A universidade interrompida: Brasilia 1964-1965*, Brasilia, EdUnB, 1999.

¹⁷ La protestation de 223 professeurs contre les persécutions politiques dans l'UnB sous la forme de démission collective est racontée en détails dans le livre de R. Salmeron, *op. cit.*

¹⁸ Organisation de gauche dont l'histoire peut être rapidement décrite à partir de « ses racines dans le christianisme, particulièrement dans la 'Jeunesse Universitaire Catholique', à la fin des années 50 et au début des années 60, [ensuite] par l'influence de la Révolution Cubaine, [puis par son] adhésion au marxisme-léninisme en 1968, [et finalement par] l'intégration de la majorité de l'organisation au sein du Parti Communiste du Brésil (PCdoB) en 1973 ». M. Ridenti, « Ação Popular : cristianismo e marxismo », in M. Ridenti et D. Aarão Reis Filho (dir), *História do marxismo no Brasil. Partidos e organizações dos anos 20 aos 60*, Volume V, Campinas, Editora da Unicamp, 2002, p. 213. L'AP, qui avait été rebaptisée Action Populaire Marxiste-léniniste, se dissout complètement dans les années 1980.

future députée Arlete Sampaio, qui dans la deuxième moitié des années 1970 était étudiante en médecine à l'UnB.

Parallèlement à ces groupes principaux, qui restaient solidement représentés au sein du mouvement étudiant, des noyaux plus ponctuels regroupant d'autres acteurs, notamment des professeurs et certains employés de l'administration universitaire¹⁹, se sont formés de façon dispersée dans le campus. Ces regroupements, plus souples du point de vue organisationnel et plus « indépendants » du point de vue doctrinal que les formations clandestines, ont également composé, parfois de façon marginale, le réseau militant de résistance au régime qui s'est formé au sein de l'université.

Jusqu'en 1968 – moment du durcissement du régime militaire²⁰ – cet ensemble relativement hétéroclite de groupements de gauche a maintenu une action convergente dans la résistance à la politique universitaire et au régime. Le mouvement étudiant – connu nationalement pour sa radicalité²¹ – qui était le secteur le plus mobilisé dans l'Université, développait des actions fortement articulées avec les autres acteurs universitaires, qui ont d'ailleurs souvent dépassé les murs de l'UnB. Les grèves des étudiants, les grandes assemblées dans les campus, ainsi que les nombreuses manifestations de rue (le plus souvent dans l'avenue W3, à proximité des commerces et des lycées) ont toujours compté sur la participation de représentants du corps professoral, du mouvement des lycéens et également des parlementaires de l'opposition²² originaires d'autres états mais en service à Brasília.

La plupart des militants universitaires sont restés placés sous la surveillance continue des forces de l'ordre. Leurs manifestations ont été suivies de près, autant par des policiers infiltrés que par des enseignants et employés liés aux militaires. Nombreuses ont été les confrontations avec la police ; et après 1968, les arrestations et les expulsions des étudiants sont devenues plus fréquentes. Ce moment de la vie universitaire et notamment la répression policière qui l'a caractérisé, apparaît de façon marquante dans les entretiens avec les *petistas* qui l'ont vécu.

« En 1968, depuis le mois de juillet, le foyer de résistance s'est fortifié à l'intérieur de l'Université, parce qu'on parlait déjà de cette possibilité d'invasion. Il y avait une résistance qui unissait les professeurs et les élèves et une partie des employés liés à l'administration, comme Marilu²³ et quelques autres. Certaines personnes faisaient même les vigiles, en face

¹⁹ C'est le cas par exemple des *petistas* Maria das Graças (connue surtout comme « Marilu ») et Antonio Ibañez qui ont soutenu plusieurs luttes menées par le mouvement des étudiants depuis la fin des années 1960. Antonio Ibañez – professeur du Département d'Ingénierie Mécanique de l'UnB – et sa femme Marilu – fonctionnaire du secteur administratif de l'UnB à l'époque – se sont rencontrés au sein du réseau militant de l'Université. Marilu Ibañez est fondatrice du PT/DF; elle a participé et coordonné d'importants noyaux de base *petistas* pendant plusieurs années. Antonio Ibañez, ex-recteur de l'Université, est collaborateur du Parti des Travailleurs depuis sa fondation. Dans les années 1990, suite à sa naturalisation au Brésil, Ibañez, d'origine espagnole, a pu adhérer au PT/DF et a été Secrétaire de l'Éducation du Gouvernement du District Fédéral pendant la gestion Buarque.

²⁰ Année au cours de laquelle a été institué le désormais fameux « AI 5 » (*Acte Institutionnel* n° 5), un ensemble de mesures adoptées par le gouvernement militaire qui a restreint radicalement les libertés politiques et qui marque la période de durcissement du régime.

²¹ Le témoignage de Franklin Martins (à l'époque vice-président de l'Union Métropolitaine des Étudiants et du Directoire Central des Étudiants de l'Université Fédérale de Rio de Janeiro) et qui a été souvent en contact avec la Fédération des Étudiants de l'Université de Brasília (FEUB) dans le cadre de l'organisation nationale du mouvement, est exemplaire à cet égard : « Cela m'impressionnait, la radicalisation du mouvement [étudiant] à Brasília. La FEUB a toujours été devant pour participer aux alternatives les plus dures, en s'opposant aux positions plus souples – ou modérées [...] de l'Union Métropolitaine des Étudiants [de Rio de Janeiro] et de l'Union des Étudiants de l'État de São Paulo ». F. Martins, « Prefácio », in A. de P. Gurgel, *A rebelião dos estudantes*, Barsilia, Revan, 2004, p. 11.

²² Le livre-témoignage du journaliste et ancien militant du mouvement lycéen de Brasília, Antônio de Pádua Gurgel, évoque la présence de Mário Covas (alors sous l'étiquette du MDB, devenu plus tard fondateur du PSDB) à côté de plusieurs autres députés d'opposition de l'époque, qui ont soutenu le mouvement étudiant de l'université. A. de P., *A rebelião dos estudantes*, Barsilia, Revan, 2004.

²³ L'épouse d'Antonio Ibañez.

du Rectorat, qui fonctionnait à l'époque à l'endroit où se trouve aujourd'hui la Faculté d'Éducation [...]. Le deuxième semestre de 1968 a été très agité [...].

Au moment de l'intervention policière, le département d'Ingénierie Mécanique se trouvait à l'endroit où fonctionne actuellement la Psychologie. Les ateliers mécaniques étaient au rez-de-chaussée. Au moment de l'invasion, les étudiants sont tous allés dans le Minhocão²⁴ et une bonne partie d'entre eux sont allés dans les ateliers pour essayer de s'armer avec notre matériel. Les salles des professeurs étaient au 1^{er} étage, et nous sommes allés jusqu'à la plate-forme pour voir ce qui se passait en bas et il y a eu cet élève qui a été tué. On l'a pris, on l'a mis sur une table à l'intérieur du département et un professeur a réussi à sortir et à l'amener [à l'hôpital]. Et nous, nous avons tous été arrêtés et conduits sur le terrain de foot, où ils nous ont retenus pendant quelques heures.

On a aidé à cacher quelques personnes, on faisait quelques réunions clandestines avec les étudiants... je me rappelle que le jour même, après l'intervention de la police, il y a eu une réunion, Lauro Campos²⁵ était présent, nous étions 13 personnes [...]. Et une manifestation a été organisée, qui a eu lieu dans la W3²⁶ [...] Il y avait une menace d'intervention de la police, mais elle n'a pas eu lieu. Les principaux leaders étudiants, au milieu de la manifestation apparaissaient de temps en temps, montaient sur une caisse, faisaient un discours et puis disparaissaient. Parce qu'ils étaient recherchés, c'est eux en fait qui étaient visés par l'intervention policière!

[...] Le jour de la messe du septième jour célébrée pour l'étudiant tué dans l'invasion – d'ailleurs on ne nous avait pas informés qu'il était mort; personne ne le savait, mais le médecin qui l'avait opéré était professeur à l'Université et nous l'avons finalement su – nous avons organisé une nouvelle manifestation. Nous avons organisé une messe du septième jour, dans la petite église de la 105 Sul. Et la police s'est placée à la sortie de l'église. Ils étaient nombreux, là nous avons eu vraiment peur.

Après ces événements, plusieurs petits incidents ont eu lieu. Mais en 1969 je suis parti faire mon Mestrado, à Rio de Janeiro [...] et puis en 1973 je suis allé faire le doctorat en Europe. »

Entretien avec le professeur Antonio Ibañez, 08/12/1999.

Cet extrait d'entretien avec le *petista* Antonio Ibañez, qui était professeur de l'UnB est significatif à plus d'un titre. Premièrement, il met en lumière l'existence d'un tissu de solidarité qui dépassait les limites du groupe social formé par les étudiants politisés et reliait des acteurs appartenant aux différentes catégories sociales représentées dans le campus. Sans vouloir interpréter ce « système » sous un angle restreint pour désigner un engrenage hermétique de dispositifs formels coordonnés, il est toutefois possible de le percevoir comme une dimension objectivée sous-jacente au *modus operandi* des acteurs. Face au déclenchement des crises, ces militants sont souvent parvenus à activer une succession – non nécessairement coordonnée – de « dispositifs d'autodéfense » révélateurs d'une force centrifuge qui les reliait et leur conférait cohésion²⁷. Deuxièmement, en évoquant l'épisode de la violente invasion policière d'août 1968 (une des plus dures de l'histoire de l'université et qui a abouti à la mort d'un étudiant) et les

²⁴ *Minhocão* est le nom par lequel est connu l'*Instituto Central de Ciências* (ICC, Institut Central des Sciences), le bâtiment principal de l'UnB, où se concentrent la plus grande partie des départements et facultés de l'Université.

²⁵ Professeur d'Économie à l'Université et futur Sénateur du PT (élu en 1994).

²⁶ La W3 constitue une des principales voies publiques de Brasília, où on trouve une grande circulation de véhicules et de piétons, due à la concentration d'établissements commerciaux.

²⁷ Pour une restitution descriptive de certaines actions développées par le réseau militant universitaire durant l'année 1968, voir le récit journalistique présenté par A. de P. Gurgel, *A rebelião dos estudantes*, Brasília, Revan, 2004. Le « journaliste-témoin » évoque plusieurs actions menées à l'époque par les étudiants, comme la formation de tranchées à l'entrée de l'université pour bloquer l'arrivée des policiers, la saisie d'armes portées par ces derniers, la réalisation d'une messe à l'attention d'un étudiant tué par les forces armées à Rio de Janeiro ou leurs interventions auprès des parlementaires dans le Congrès National.

modalités d'action employées (les vigiles de nuit, les manifestations de rue ou l'organisation d'une messe) par les acteurs engagés dans la résistance universitaire, ce récit sert d'exemple du type d'expérience militante partagée par ces individus et décrit le contexte dans lequel ils se sont politisés.

Un troisième élément d'analyse qui ressort de cet extrait d'entretien renvoie à la trajectoire individuelle d'Ibañez qui, au moment du durcissement de la répression à l'UnB, est parti temporairement avec son épouse – également impliquée dans les mobilisations politiques de l'Université – pour poursuivre des études à l'extérieur de Brasilia. Cette trajectoire, semblable à tant d'autres, est exemplaire de la nature « fluctuante » de l'univers militant de gauche dans l'Université. Après l'arrestation de plusieurs acteurs considérés comme « subversifs », le retrait temporaire de l'UnB, voire de Brasilia, est devenu une pratique courante chez ces militants. Ainsi, l'aspect fluctuant par définition d'un réseau militant créé dans un espace universitaire – qui suppose des oscillations permanentes au niveau des entrées et des sorties des étudiants, avec le départ des diplômés chaque année ou l'implication de nouveaux activistes – a été particulièrement accentué pendant ces « années de plomb » de la dictature, avec la retraite « tactique », ou forcée, des acteurs les plus visés ou encore la désertion d'autres. La situation de clandestinité dans le contexte de répression imprimait un caractère vulnérable au réseau militant universitaire et imposait une dynamique marquée par des changements continus. Différentes tactiques ont été déployées par ces acteurs pour assurer leur continuité et leur survie dans l'UnB ; des périodes de plus grande offensive ont alterné avec des phases de recul ou de mise en état de veille. Parmi les professeurs, outre ceux qui ont été mis à la retraite par le gouvernement militaire, plusieurs sont, comme Ibañez, partis se spécialiser ailleurs – dans le pays ou à l'étranger. D'autre part, des étudiants pourchassés par les militaires ont interrompu provisoirement leurs études ou bien se sont éloignés du mouvement politique pour quelque temps, sans oublier ceux qui ont été expulsés²⁸.

Pour saisir la nature complexe de ce réseau militant, il importe de combiner son aspect « mouvant », marqué par des changements permanents, avec sa capacité concentrique, qui découle de la convergence de ses composantes autour de l'objectif commun de résistance à la dictature. Une forme bien singulière de convergence, qui supposait une diversité doctrinale et organisationnelle considérable des individus et des noyaux politiques représentés. En ce sens, on ne peut se référer à ce réseau dans une perspective monolithique l'associant à des groupes politiquement homogènes ou bien à une ligne d'action unique ou univoque, parfaitement coordonnée entre différents noyaux. Signalons que le rapport de forces existant entre les diverses composantes du réseau militant, et plus particulièrement au niveau du mouvement étudiant, a été soumis à des recompositions substantielles tout au long de la dictature ; plusieurs groupes forts, ou même hégémoniques, à certains moments n'ont occupé, à d'autres époques, que des positions secondaires. Cette dynamique n'est pas sans lien avec les refragmentations – ou avec l'éclatement, selon l'interprétation retenue – qui, à la suite du coup d'État, ont touché à l'échelle nationale les organisations politiques de gauche du pays. Les tensions qui ont divisé à l'échelle nationale « révolutionnaires » et « réformistes », ou, pour le dire autrement, partisans de la lutte armée et militants favorables à l'action institutionnelle²⁹, ont aussi traversé le réseau militant de l'UnB et placé en confrontation permanente les acteurs situés à ses différents pôles³⁰. Si la résistance à la dictature demeure un facteur crucial de cohésion, les tactiques, les objectifs stratégiques et les conceptions mêmes de la « lutte » contre le régime étaient très variables. Des combats et des disputes hégémoniques, plus ou moins évidents selon les périodes, ont souvent opposé les acteurs et les noyaux relativement autonomes qui ont intégré ce réseau.

²⁸ À l'instar des députées Maninha et Arlete Sampaio.

²⁹ On ne développera pas ici l'analyse des systèmes doctrinaux et des divergences idéologiques qui ont opposé les acteurs politiques de gauche brésiliens à la suite du coup militaire. Voir à ce sujet, le livre de J. Gorender, *O combate nas trevas, A esquerda brasileira : das ilusões à luta armada*, São Paulo, Ática, 1987.

³⁰ Même si en général de façon moins intense que dans d'autres régions du pays, comme le rappelle opportunément A. de Pádua Gurgel à propos des principales organisations clandestines représentées à l'UnB à la fin des années 1960 « Il y avait des groupes de gauche qui se disputaient entre eux plus qu'avec la droite. Cela n'était cependant pas le cas de l'Action Populaire et des trotskistes de l'UnB qui maintenaient [...] une cohabitation plutôt pacifique. Plusieurs documents rédigés cette année ont été signés par ces deux organisations ensemble », A. de P. Gurgel, *op. cit.* p. 163.

S'il est impossible de penser l'univers mouvant des militants universitaires sous la forme d'un bloc unifié, rigoureusement structuré et doté de positions fixes, il paraît en revanche plus pertinent de l'assimiler à un réseau dispersé au sein du campus, marqué par la mobilité de ses acteurs et par leur niveau variable d'implication ; ce réseau était formé par des noyaux politiques « organisés », dotés de degrés d'unicité hétérogènes, et par des militants dits « indépendants », non-alignés sur des organisations clandestines particulières. Supposant en outre une aire d'influence élargie, le réseau militant universitaire a été capable de mobiliser dans des circonstances diverses le soutien d'acteurs qui lui étaient externes : des « sympathisants à la cause », sans liens proprement militants, situés à l'intérieur de l'UnB et des acteurs plus ou moins politisés étrangers à l'Université (comme les lycéens ou le groupe parlementaire d'opposition au sein du Congrès National).

Au-delà du rassemblement à but politique, ce réseau a composé un cercle construit au croisement d'affinités politiques et de facteurs extérieurs à la sphère politique, relevant autant de l'ordre personnel que de l'ordre symbolique (comme la reconnaissance des acteurs au sein d'un groupe). Le réseau militant universitaire apparaît ainsi comme un lieu, de politisation et d'initiation politique, mais également d'échange et de rencontres, où se sont tissées des relations politiques et privées³¹ – comme les amitiés, les mariages ou les rivalités personnelles. En recourant à la notion de réseau³² pour analyser le cercle militant de l'UnB, on cherche à englober cette double dimension (socialisatrice et relationnelle) et à intégrer à la fois l'idée d'« appartenance » (fortement exprimée par les interviewés) des acteurs à ce cercle, sans pour autant les « enclaver » dans un circuit hermétique ou une communauté homogène.

Il convient de souligner que l'aspect diffus et fluctuant de ce réseau, fortement sensible aux « contingences » provoquées par un environnement de forte répression, ne signifie pas l'atomisation ou la fragmentation complète des gauches universitaires. On peut ainsi attirer l'attention sur le fait que malgré les discontinuités, la répression militaire n'a pas eu d'effet de « rupture » sur le réseau militant universitaire. Au contraire, les relations plutôt durables établies entre ces acteurs de gauche, n'ont pas seulement donné consistance à ce réseau dans les moments de mobilisation, mais ont été la condition même de sa perpétuation durant les années les plus dures de la dictature. Même affaibli, lorsque les acteurs ont été contraints à s'en tenir à une action plus discrète ou à un retrait effectif, l'Université a conservé à travers le temps différents noyaux de résistance au régime. La dimension durable du réseau est particulièrement visible lorsqu'on s'intéresse à sa réactivation – après la phase d'affaiblissement qui a suivi l'année 1968 – à la fin des années 1970.

Après le retour de certains professeurs « auto-exilés » et la réintégration d'étudiants chassés, les mobilisations politiques à l'Université ont repris des forces. La scène politique nationale devenait également moins hostile ; un processus d'« assouplissement », ou de *distensão* selon le terme communément adopté³³, du régime était entamé et la perspective de démocratisation devenait plus

³¹ Plusieurs interviewés ont fait référence aux amitiés ou aux liaisons politiques nouées à l'intérieur du réseau militant de l'UnB dans les années 1960 et 1970. En ce qui concerne les mariages, on peut prendre l'exemple de Maria das Graças (connue dans ce milieu surtout par son surnom « Marilu ») et d'Antonio Ibañez ainsi que celui de Maninha et de son premier mari, Hélio Doyle, militants du mouvement des étudiants à l'époque, qui se sont rencontrés au sein du réseau de gauche de l'Université, se sont mariés et ont eu trois enfants avant de divorcer quelques années plus tard.

³² L'usage fait ici de la notion de réseau, s'inspire des analyses réalisées par F. Sawicki, *Les réseaux du Parti Socialiste. Sociologie d'un milieu partisan*, Paris, Belin, coll. Socio-histoires, 1997. L'idée de réseau social suppose une approche théorique-méthodologique qui déplace le centre de l'analyse sociologique des catégories sociales fixes, construites *a priori* (par agrégation d'individus), vers les « relations sociales » concrètes établies entre individus. Ce serait ainsi ces relations qui dessineraient la structure sociale. Pour une conceptualisation généraliste des réseaux sociaux, voir A. Degenne et M. Forsé, *Les Réseaux Sociaux*, Paris, Armand Colin, 1994. Ces derniers développent toutefois un modèle « mathématicien » de l'analyse de réseau.

Ici, si l'on part du principe selon lequel l'aspect relationnel se situe à la base de la constitution des réseaux, on ne tient cependant pas à développer une « analyse des réseaux » à partir du calcul numérique de la distance entre les individus, de la densité de ces réseaux ou du nombre de relations effectives et/ou possibles créées entre les individus. Dans le prolongement de l'analyse de F. Sawicki, la notion de réseau est utilisée dans ce travail, en tant que simple outil permettant d'élucider la multidimensionnalité et la pluralité de « relations stables » créées entre les acteurs situés dans le contexte social et historique en question.

³³ Cf. par exemple D. Fleischer (dir), *Da distensão à abertura: as eleições de 1982*, Brasília, EdUnB, 1988.

plausible. À l'UnB et dans plusieurs autres universités du pays, les réseaux militants regagnaient de la vigueur. L'année 1977 représente un marqueur dans le processus de réactivation du réseau militant de gauche de l'UnB. La reprise à ce moment-là du dispositif de grève par les étudiants comme forme d'action pour protester contre la politique universitaire a déclenché une succession de faits politiques qui a réanimé les différents noyaux de gauche dans l'université et a mis à jour leur articulation en réseau.

Le moment était également de mobilisation particulièrement forte pour le corps professoral de l'UnB. Organisés dès lors sous la forme d'un mouvement articulé nationalement avec des professeurs d'autres universités, les enseignants de l'UnB fondaient en 1978 leur association professionnelle, l'ADUnB (Association des Professeurs de l'UnB). Par ce processus de relative autonomisation qui a abouti à la constitution d'un mouvement spécifique, ces enseignants acquéraient, pour la première fois, une signification politique en tant qu'« ensemble organique » intégré au réseau militant universitaire, au détriment des liens plutôt atomisés et dispersés qui jusqu'alors les avaient reliés aux autres militants universitaires.

Les expériences militantes partagées par les différents acteurs placés au sein du réseau militant universitaire et les relations concrètes établies entre eux – leurs alliances, leurs affrontements et leurs rivalités, aussi bien personnelles que politiques – sont entendues ici comme des éléments qui, accumulés, ont composé un capital militant et relationnel de départ dont la mobilisation a été décisive pour assurer les reconversions militantes ultérieures. Le réseau militant apparaît comme un lieu où s'opèrent des processus hétéronomes d'apprentissage et d'intériorisation des normes, explicites et implicites, propres à l'action militante et de positionnement des individus en tant qu'acteurs politisés au sein d'un ensemble hiérarchisé (où se cristallisent par exemple leurs rôles en tant que militants et leaders)³⁴. Durant leur politisation et face aux épreuves intrinsèques à ce processus, les individus développent des stratégies multiples – le plus souvent dans les limites conférées par leurs positions et par l'environnement – à travers lesquelles ils sont conduits à combiner et à articuler différentes logiques pour accomplir leurs actions militantes. Ces expériences concrètes au cours desquelles se « fabriquent » leurs personnalités politiques constituent les moments privilégiés d'acquisition (dans un processus dynamique d'assimilation et de production) d'un savoir-faire militant spécifique. Ainsi, les capacités d'argumentation et de négociations développées par les militants universitaires durant leurs affrontements internes et externes, leurs capacités organisationnelles ainsi que leur travail militant quotidien (composé des différentes tâches, qui vont de la distribution des tracts aux prises de paroles publiques en passant par la rédaction des documents), ont constitué un ensemble d'expériences qui les ont qualifiés pour mener des mouvements politiques extérieurs aux frontières de l'Université. À cela il convient d'ajouter, que le capital de relations accumulé par les militants (les relations construites en interne au sein du réseau ainsi que les relations créées à partir de l'interconnexion avec des acteurs ou des institutions politiques externes, par exemple les députés de l'opposition issus d'autres états) ont constitué des atouts susceptibles d'être transformés en ressources valables dans d'autres espaces politiques.

À titre de synthèse, il est possible d'affirmer qu'au sein de l'Université de Brasilia ces acteurs-militants ont acquis des ressources (cognitives, discursives et interpersonnelles) qui ont été indispensables pour la construction de leurs itinéraires politiques dans la région. Le passage par l'Université représente, pour plusieurs de ces individus, le moment crucial où ils ont franchi le pas de l'action militante. C'est le moment où, pour reprendre leurs propres paroles, ils ont « changé leur conception du monde »³⁵, ou, pour le dire autrement, se sont constitués en tant qu'acteurs « intéressés » politiquement et à partir duquel ils ont « appris » à penser, à parler et à se comporter comme des « militants de gauche » au sens propre. Le rôle de l'UnB dans le renouvellement de la vie politique de la capitale fédérale à la fin des années 1970 doit être considéré, au-delà des actions entreprises par son réseau militant, par sa condition de lieu de

³⁴ Il ne semble pas déraisonnable de supposer que ce processus d'intériorisation de contraintes a été particulièrement marquant chez les acteurs qui ont intégré les organisations clandestines (soumises au principe du « centralisme démocratique » et à une discipline organisationnelle plus stricte) placées au sein du réseau universitaire (représentées notamment dans le mouvement étudiant).

³⁵ Cette formule a été répétée, avec peu de variations, dans les discours de plusieurs enquêtés.

production d'une génération particulière d'acteurs politiques et d'établissement de liens interpersonnels dont les ramifications ont été à l'origine d'un milieu militant élargi dans la région.

Les Bases du « nouveau syndicalisme candango³⁶ »

Le départ de l'Université a sans doute eu un effet de dispersion parmi les étudiants-militants alors diplômés, en raison de leurs choix professionnels diversifiés, de leurs destinations géographiques diverses³⁷, du contact variable qu'ils ont maintenu avec la vie militante³⁸, ou encore du sens de leurs reconversions militantes³⁹. Plusieurs de ces militants diplômés ont toutefois choisi de poursuivre leurs trajectoires militantes dans la sphère syndicale. Les trajectoires convergentes de ces derniers, à la fin des années 1970, dans différentes associations professionnelles du District constituent une pièce clé du processus de restructuration du syndicalisme *candango* entamé à cette époque.

Il convient de souligner que jusqu'alors, le syndicalisme du District Fédéral était caractérisé essentiellement par une action politique proche des intérêts de l'État. En ce sens, le cas du DF ne faisait pas figure d'exception face au modèle syndical dominant dans l'ensemble du pays. « Le syndicalisme brésilien a fonctionné, au long de la période de stabilité de la dictature militaire (1968-1978), comme un *syndicalisme de gouvernement* »⁴⁰. Dominé par ce modèle syndical, communément désigné comme corporatiste et qui a été accentué pendant la dictature – dont les racines renvoient à l'héritage populiste – le syndicalisme *candango* était en outre très faiblement implanté, la plupart des associations professionnelles existantes ayant, au cours des années 1960 et 1970, des formes peu développées.

Contrairement à ce qui s'est passé au sein du réseau universitaire qui, en dépit de la répression, est parvenu à perdurer, la dictature a eu un impact de pulvérisation, voire de rupture, parmi les noyaux peu nombreux de mobilisation syndicale de la région – le mouvement des ouvriers de la construction civile, brisé depuis, est sans doute le meilleur exemple de l'effet démobilisateur de la répression⁴¹.

À partir de 1977, alors que l'Etat militaire entamait une politique de lente libéralisation, et qu'au même moment le réseau militant se recomposait à l'UnB, les groupements politiques de gauche ont commencé à se fortifier et à former des contre-pouvoirs à l'intérieur des structures syndicales existant dans la région. Ce phénomène de formation d'« oppositions syndicales », revendiquant l'indépendance du mouvement syndical par rapport à l'État, s'est rapidement étendu à diverses catégories de travailleurs du District Fédéral. Dans les secteurs jusqu'alors non représentés syndicalement, les acteurs de gauche se sont mobilisés pour créer les premières associations professionnelles. À la tête de plusieurs de ces noyaux de mobilisation de travailleurs figuraient les anciens militants du mouvement étudiant de l'UnB liés à des

³⁶ Relatif à Brasilia. Originellement le terme *candango* a été attribué pour désigner les ouvriers et autres immigrants arrivés dans le DF à la fin des années 1950 pour participer à la construction de la capitale. La désignation, dès lors routinisée, est actuellement utilisée dans une acception large pour faire référence au District Fédéral et à ses populations de manière générale.

³⁷ Soulignons que le pôle universitaire représenté par l'UnB a toujours attiré des étudiants issus des différentes régions du pays.

³⁸ Même si ce n'est pas possible de le savoir avec précision, on peut supposer qu'une grande partie des étudiants engagés dans le mouvement étudiant ont abandonné le militantisme à la sortie de l'UnB au profit de leurs investissements professionnels. On trouve certains exemples significatifs à cet égard, comme celui d'Alvaro Lins, un militant particulièrement actif dans la politique universitaire, qui a abandonné les pratiques militantes et s'est investi par la suite dans une carrière dans le marketing politique. Ce parcours met en lumière les usages différenciés susceptibles d'être faits des ressources acquises au sein du réseau militant universitaire. En 1989, Álvaro Lins a été l'un des professionnels responsables de la campagne présidentielle de l'adversaire de Lula, Fernando Collor.

³⁹ On n'a connu aucun cas de basculement « immédiat » de militants du réseau de gauche de l'UnB, qui à la sortie de l'Université auraient intégré l'espace politique de droite. On observe toutefois certains exemples où l'alignement à droite a eu lieu après différentes reconversions politiques à gauche. C'est le cas d'Hélio Doyle, qui, après avoir figuré parmi les principaux leaders de gauche du District Fédéral, occupe depuis le début des années 2000 la position de conseiller en communication auprès du gouverneur Joaquim Roriz, le principal adversaire du PT/DF.

⁴⁰ A. Boito, « Reforma e persistência da estrutura sindical », in A. Boito, *O sindicalismo brasileiro nos anos 80*, Rio de Janeiro, Paz e Terra, 1991, p. 46.

⁴¹ N. Bicalho de Souza, *op. cit.*

organisations clandestines de gauche. Les liens plus ou moins stables établis entre les militants universitaires redevenaient ainsi actifs dans le syndicalisme émergent.

Alors qu'à São Paulo les métallurgistes devenaient les porteurs d'un contre-modèle au syndicalisme corporatiste et s'affirmaient comme des acteurs politiques à part entière, les mobilisations des « nouveaux syndicalistes *candangos* » au sein de différentes associations se sont enchaînées et ont pris progressivement la forme d'un réseau. Selon un de ses anciens dirigeants – Hélio Doyle, ancien leader du mouvement étudiant de l'UnB, lié à l'Aile Rouge – le syndicat des journalistes « a été le premier de Brasilia à sortir du modèle syndical *pelego*⁴², lié aux intérêts de l'État »⁴³. En 1977, un groupe de gauche s'est organisé pour briguer la direction de l'organisation ; il était formé essentiellement par de jeunes journalistes⁴⁴ alignés, soit sur l'Aile Rouge, soit sur le PCdoB, soit sur le PCB. Ces derniers sont parvenus à renverser l'ancienne direction et ont donné à partir de là un caractère plus politique aux revendications du syndicat. Ces nouveaux dirigeants se sont aussitôt mis en interface avec les autres mobilisations syndicales dans la région et dans le pays.

« En tant que représentant du syndicat du DF au sein de la Fédération Nationale des Journalistes, on faisait la représentation externe du syndicat, on était chargé d'établir des contacts avec les autres syndicats. Et j'ai commencé à avoir une activité très importante dans les relations avec les autres syndicats de Brasilia, avec les oppositions syndicales... C'est à ce moment-là que j'ai connu Lula, en 1978, lorsqu'on allait, avec l'autre délégué du DF, dans les assemblées à l'extérieur de Brasilia. À l'époque c'était le seul syndicat de Brasilia qui participait à tout cela. C'est à partir de cela – du nouveau syndicalisme, des grèves – que je me suis lié avec Lula, Olívio Dutra, Jacó Bittar, etc. »

Entretien avec Hélio Doyle, 16/12/1999.

À peu près en même temps que les mobilisations des journalistes, un groupe de médecins de l'Association Professionnelle des Médecins du District Fédéral s'est organisé pour fonder le syndicat de la profession⁴⁵. Le mouvement créé par ce groupe cherchait à donner une connotation politique au groupe professionnel des médecins, dans une voie qui se proposait comme une « alternative » à celle des communistes, également représentés dans l'association professionnelle. En 1979 le Syndicat a été formé, sous la direction de Saraiva, devenu le premier Président de l'organisation, et de Maninha, son adjointe.

« C'était une période très gratifiante, de grande effervescence. À Brasilia tous les mouvements étaient en train de se former. La situation commençait à s'ouvrir sur le plan politique et les mouvements émergeaient. Dans le domaine de la santé tout le monde s'est enthousiasmé, les infirmiers, les psychologues, etc. Et puis les ingénieurs, les économistes, les journalistes... Et c'était beau, parce qu'à ce moment-là la CUT [Centrale Unique des Travailleurs]⁴⁶ n'existait pas encore et à Brasilia les syndicats et les associations se sont mis à dialoguer entre eux. Par la suite, on a désigné ce mouvement l'« Intersyndicale ». Dans la santé on a formé l'intersyndicale de la santé et on a fait des réunions avec toutes les associations et les syndicats qui étaient en train de se former, puis avec tous les autres syndicats. On se réunissait au Secteur Graphique, je me souviens, avec les journalistes, Hélio Doyle, qui était un important leader, l'autre, qui était le président du Syndicat des

⁴² Jargon politico-syndical, qu'on pourrait traduire ici comme « pro-gouvernement ».

⁴³ Entretien avec Hélio Doyle, 16/12/1999.

⁴⁴ D'après Doyle, qui avait 26 ans à l'époque, les journalistes de ce groupe avaient de 25 à 30 ans.

⁴⁵ À la tête de ce groupe se trouvaient Carlos Saraiva e Saraiva – qui avait suivi un parcours militant dans d'autres mouvements de médecins dans le sud du pays – et Maninha – qui venait du mouvement des étudiants de l'UnB et était liée à l'Aile Rouge.

⁴⁶ Centrale Syndicale nationale créée en août 1983.

journalistes à l'époque... Il y avait les enseignants, les employés de banques... On voulait créer un mouvement qui rassemblerait toute la société civile. Brasília n'avait pas de société civile organisée. Et les choses ont pris un cours qui a abouti à la fin à la formation du PT. »

Entretien avec Carlos Saraiva e Saraiva, 04/10/1999.

Des échanges fréquents ont été établis entre les groupes d'opposition créés dans les différentes structures syndicales ou associatives de l'époque. Le même type de mouvement apparu au sein de la corporation des journalistes ou des médecins, s'est reproduit dans d'autres groupes professionnels, notamment les dentistes, les architectes, les économistes. Cette articulation sous la forme d'un réseau intersyndical – même s'il était composite et dispersé – conférait une puissance particulière à chacun des noyaux qui l'avait intégré et contribuait à accélérer la consolidation de l'espace des gauches à l'intérieur de chaque organisation professionnelle. Les conquêtes obtenues par chacune des oppositions syndicales tendaient à se répercuter et à influencer le basculement des anciennes directions dans les autres structures. D'une part, des liens noués dans le militantisme universitaire reliaient certains acteurs clés positionnés dans les diverses organisations, d'autre part des enjeux communs les réunissaient : outre la tentative d'établir des contre-pouvoirs face aux directions syndicales attachées à l'État, ces acteurs avaient en commun l'orientation politique de gauche, l'engagement dans la démocratisation et l'intérêt pour le modèle d'« autonomie syndicale » revendiqué par les mouvements de l'ABC *paulista*. L'ambiance d'effervescence politique créée à partir de l'enchevêtrement des mobilisations des oppositions syndicales menées en grande partie par des acteurs issus du réseau universitaire a rapidement gagné des organisations professionnelles moins connectées au monde de l'Université, comme l'association des enseignants (réunissant les enseignants du primaire et du secondaire) où les anciens étudiants de l'UnB étaient moins représentés, le syndicat des employés de banques ou encore l'association des vigiles (*vigilantes*).

L'articulation des gauches syndicales du DF dans un réseau de mobilisation qui s'étendait à différentes parties de la région ne peut toutefois pas être assimilée à l'idée d'un mouvement unifié. La convergence de ces acteurs autour d'enjeux communs, leur affiliation au « nouveau syndicalisme » proposée par les métallurgistes *paulistas* n'a jamais garanti une véritable univocité à ces mouvements. C'est pourquoi au lieu de faire référence à un seul mouvement syndical, on analyse le « nouveau syndicalisme *candango* » comme un réseau formé par différents mouvements. L'hétérogénéité de ces mobilisations de gauche relève en partie de la diversité doctrinale des organisations clandestines de gauche qui se trouvaient représentées dans la plupart des structures syndicales et qui se manifestaient différemment au sein de chacune d'entre elles. Le fractionnement principal séparant « communistes » et « non-communistes », était doublé par la division entre ces derniers, qui se auto-désignaient trotskistes et marxistes-léninistes.

Au-delà de l'hétérogénéité doctrinale, le pluralisme du nouveau syndicalisme *candango* renvoie en grande partie à son caractère socialement composite, étant donné les ressources sociales fort inégales détenues par les différents acteurs sociaux impliqués. On observe en effet que ce sont des acteurs favorisés en ressources scolaires qui ont été en mesure de prendre l'initiative dans la conduite du processus de restructuration du réseau syndical du DF ; la participation des acteurs sociaux faiblement pourvus de ressources scolaires n'a toutefois pas été sans importance (aussi bien sur le plan quantitatif que symbolique) pour donner densité et visibilité à ce réseau syndical.

À côté des associations professionnelles dominées par la présence d'acteurs dotés des capitaux scolaire et militant – les anciens étudiants de l'Université politiquement liés à des organisations clandestines de gauche – se développaient les noyaux de mobilisation syndicale dits « indépendants ». Revendiquant une position de gauche, l'alignement sur le nouveau syndicalisme *paulista* et insérées dans le réseau intersyndical *candango*, certaines organisations de travailleurs avaient comme protagonistes des acteurs sans aucun passé militant et dépourvus de toute légitimité sociale associée à la scolarité ou à une compétence professionnelle prestigieuse. Ces acteurs, dépossédés de ressources sociales et politiques, sont parvenus à mobiliser leurs groupes professionnels, à politiser leurs revendications, et à créer ce qu'on

pourrait appeler la vague des « authentiques syndicalistes *brasilienses* »⁴⁷. Dans ce cas de figure s'inscrit l'exemple incontournable des vigiles du District Fédéral, dont est sorti l'un des principaux dirigeants syndicaux du DF, Chico Vigilante, devenu plus tard député du PT⁴⁸.

« C'était en 1979, et notre « catégorie »⁴⁹ était extrêmement exploitée. Un jour je suis allé à une assemblée et moi qui n'avais jamais parlé en public [...], je me suis levé et j'ai dit : 'ce dont on a besoin, c'est de faire une grève'. On a donc décrété la grève et les vigiles m'ont choisi à ce moment-là pour la diriger. J'avais 24 ans et j'étais encore maigre, avec cette tête de nordestin⁵⁰ ... Et tout le monde m'a choisi: 'ce type là il va diriger la grève'. On est resté en négociations de juin jusqu'en novembre. Et en novembre on a fait une autre grève. Il y a eu le vote, au Congrès National, de la politique salariale, pour créer le réajustement semestriel des salaires. Et c'est là que j'ai connu Lula.

*Ce jour-là nous [les vigiles du DF] sommes arrivés tôt à la Chambre des Députés pour manifester, nous avons occupé les galeries du Congrès National, tout le monde était en uniforme. Les gardiens du DF occupaient les galeries du Congrès! C'était très beau, tous en uniforme là-bas. La presse, le *Correio Braziliense*, a sous-titré une photo en première page 'Lula est arrivé plus tôt pour soutenir les vigiles'. C'était mon premier contact avec Lula.*

Avant cela, je travaillais comme vigile de nuit dans un immeuble dans le Secteur Commercial. Et avec un autre vigile, on écoutait la radio la nuit, on discutait toute la nuit sur les grèves des métallurgistes de l'ABC, et on disait que nous aussi nous devons faire une grève [...] Il y avait donc une grande influence du mouvement de l'ABC dans nos têtes.

Et de 1979 jusqu'à 1985 on a continué le combat pour créer le syndicat. Mais on avait déjà l'association. Et moi, dès son apparition j'en ai été le Président. »

Entretien avec le député Chico Vigilante, 08/11/1999.

Le processus de « gestation » du mouvement syndical parmi les vigiles *candangos* a eu lieu sans la présence directe d'acteurs externes, issus des classes moyennes, du milieu intellectuel ou d'autres segments déjà engagés politiquement. Créé par des acteurs « organiques », au sens gramscien – puisque insérés dans les conditions objectives et les contradictions vécues par la « classe » – le mouvement des *vigilantes candangos* a construit ses propres et « authentiques » leaders. Dans son interview, Chico Vigilante semble revendiquer pour son groupe professionnel le statut de « continuateur » à Brasilia, du nouveau syndicalisme *paulista*, en insistant sur le caractère spontané, indépendant et « authentique » du mouvement, qui a réussi à rassembler et politiser des acteurs appartenant aux « masses populaires ». Le mouvement des vigiles représentait ainsi ce qui manquait aux gauches universitaires – et qui a par ailleurs souvent manqué dans l'histoire des gauches brésiliennes⁵¹ : l'enracinement populaire. Sans formation marxiste, dépourvus de tradition organisationnelle, d'expérience dans le jeu politique, ces nouveaux syndicalistes ont fait de leur inexpérience leur plus grand atout. Leur illégitimité est devenue le vecteur de leur légitimation ; leurs ressources négatives, ou leur « authenticité », pour s'en tenir aux catégories

⁴⁷ Les acteurs dits « syndicalistes authentiques » comprennent la fraction du nouveau syndicalisme, *paulista* surtout, formée de travailleurs sans liens avec les anciennes organisations de gauche et qui à la fin des années 1970 ont pris le pouvoir dans leurs structures syndicales. Sous cette désignation est compris notamment le groupe de métallurgistes conduit par Luiz Inácio Lula da Silva. Cf. I. R. Oliveira, *Trabalho e Política: As Origens do Partido dos Trabalhadores*, Petrópolis, Vozes, 1988.

⁴⁸ En 1991-1994 et 1995-1998, député fédéral, et depuis 2002, député à la Chambre Législative du District Fédéral.

⁴⁹ Utilisée de façon récurrente par les syndicalistes pour désigner une profession donnée et évoquer leur légitimité et leur représentativité en tant que délégués, l'expression « la catégorie » peut être entendue comme un marqueur du vocabulaire syndical brésilien.

⁵⁰ Relatif à la région du Nord-Est brésilien.

⁵¹ Sur l'histoire des gauches au Brésil et leur faible insertion dans les masses populaires, voir par exemple les différents articles réunis dans l'ouvrage dirigé par D. Aarão Reis Filho et M. Ridenti (dir), *História do marxismo no Brasil. Partidos e organizações dos anos 20 aos 60*, Campinas, Editora da Unicamp, 2002.

indigènes, sont devenues signe de distinction face aux autres acteurs intervenant dans l'espace politique en formation dans le DF et leur ont permis d'occuper une position objective, en tant qu'acteurs représentatifs numériquement, et surtout symboliquement importante dans le réseau syndical et le milieu militant qui se formaient dans la région.

Les mouvements associatifs et l'intersection des réseaux militants

Un processus semblable à celui qui a été décrit à propos des vigiles et qui concerne la politisation d'acteurs socialement illégitimes, s'est déroulé au niveau de certains mouvements associatifs où des acteurs également dépourvus d'héritage politique et avec peu de ressources sociales se sont organisés politiquement⁵². Plusieurs associations d'habitants de la périphérie de Brasilia ont vu le jour à la fin des années 1970. Contrairement à d'autres associations communautaires déjà existantes dans le DF, qui ont le plus souvent développé des actions revendicatives ponctuelles ou qui ont été « instrumentalisées par le gouvernement du DF »⁵³, les nouveaux mouvements pour le logement se sont caractérisés par une action plus durable et combative auprès du gouvernement en place. Le cas le plus significatif concerne le mouvement populaire de la Ceilândia, où s'est formée une importante association de quartier, connue comme « Les Infatigables »⁵⁴.

Créée en 1971 à la suite de l'application du dispositif d'éradication des *favelas*, la ville de Ceilândia⁵⁵ a été destinée à loger la population (formée de familles d'ouvriers immigrés en grande partie du Nord-Est) jusqu'alors installée précairement dans des occupations irrégulières de terres à proximité du Plan Pilote. Fruit d'une politique conçue dans le but express d'éloigner les *favelas* de la partie centrale de la capitale et construite dans des conditions urbaines précaires, cette ville satellite, située à 30 km du Plan Pilote, est devenue dès les années 1980, le secteur de plus grande densité populationnelle du District Fédéral. Les mobilisations des acteurs locaux de la fin des années 1970 se sont centrées sur des revendications pour l'amélioration des conditions urbaines locales et spécialement pour la régularisation des terrains, qui avaient été concédés aux habitants au moment de leur transfert dans la ville. Les Infatigables sont parvenus à rassembler des bases populaires importantes ; au moment de la création en 1979, l'association comptait environ sept mille signataires⁵⁶. Leurs revendications et mobilisations ont obtenu une large reconnaissance sur la scène politique du District Fédéral et ont conféré de la notoriété à certains de ses jeunes dirigeants, notamment le futur sénateur Eurípedes Camargo⁵⁷, le futur premier président régional du PT/DF, Chico Morbek, et la future députée *petista* Lúcia Carvalho, ces deux derniers ayant constitué par la suite une nouvelle association, « Union et Lutte »⁵⁸. « Indépendants » des organisations clandestines de gauche implantées nationalement – fonctionnant sous le modèle du centralisme démocratique – ces mouvements associatifs se distinguaient dans leurs pratiques militantes par leur « ancrage » privilégié sur le terrain et par la capacité de mobiliser largement les populations locales. Contrairement aux acteurs politiques issus de l'Université, ces militants associatifs ont trouvé leur source de légitimité moins dans un savoir-faire spécifique (militant, scolaire ou professionnel) que dans les liens intrinsèques avec les problématiques quotidiennes des quartiers et les expériences concrètes vécues par les habitants.

⁵² La notion de « mouvement populaire » adoptée ici désigne l'ensemble des mouvements sociaux non-syndicaux et plus particulièrement les associations communautaires.

⁵³ M. I. Valladão de Carvalho et U. Sampaio, « Partido Político, movimentos sociais e grupos políticos : o caso da fundação do PT-DF », *Communication à la Rencontre Annuelle de l'ANPOCS*, Caxambu, 1996, mimeo, p. 6.

⁵⁴ Connus simplement comme *Os incansáveis*, mais désignés originellement comme « Les Habitants Infatigables de Ceilândia » (*Os Incansáveis Moradores da Ceilândia*).

⁵⁵ Le nom Ceilândia dérive du sigle CEI, qui signifie « Compagnie d'Éradication des Invasions », et qui était attribué à l'organisme chargé à l'époque du déplacement des *favelas* dans les nouveaux espaces urbains.

⁵⁶ S. B. Ammann, « Os incansáveis. Movimento Popular de Brasília », *Cadernos Praxis*, n° 4, Cortez Editora, 1987, pp. 1-60.

⁵⁷ Suppléant sur la liste conduite par le Sénateur Cristovam Buarque en 2002, E. Camargo a pu accéder au poste de Sénateur pendant une période d'un an, lorsque C. Buarque a assumé la fonction de Ministre de l'Éducation au sein du gouvernement Lula.

⁵⁸ Minoritaire dans le cadre des Infatigables à la suite d'une défaite dans la direction de cette association, le groupe conduit par C. Morbek et L. Carvalho a fondé l'*União e Luta*. Cf. M. I. Valladão Carvalho et U. Sampaio, « Partido Político ...art. cit.

Le paradoxe apparent évoqué par la politisation d'acteurs socialement illégitimes s'explique en grande mesure, dans le cas des militants associatifs de Ceilândia, par l'existence d'un contexte politique propice à l'interconnexion avec d'autres réseaux de mobilisation politique du DF et même de Goiás, l'état frontalier⁵⁹. Par là, on veut souligner qu'une des conditions de possibilité du processus de conversion de ces acteurs locaux en acteurs « intéressés politiquement », et par la suite en militants à part entière, repose sur l'intérêt et le soutien qu'ils ont suscités chez des acteurs plus légitimés politiquement et/ou socialement, notamment des professeurs, étudiants universitaires, avocats et également des représentants d'organisations syndicales.

L'identité revendiquée par Les Infatigables a été fortement associée à l'« autonomie » politique du mouvement, conçu comme un mouvement d'acteurs locaux⁶⁰ ; l'inscription territoriale des acteurs dans la ville de Ceilândia étant la condition indispensable d'appartenance au mouvement. En revanche, l'appui accordé par des acteurs externes a été continu depuis la genèse du mouvement. Parmi les orateurs présents à la cérémonie de « fondation » des Infatigables et de prise de fonction de sa première direction ont figuré des représentants de l'Ordre des Avocats du Brésil (OAB), de l'Association des Sociologues, du Syndicat des Journalistes et de l'Association des Enseignants du premier et deuxième cycle.

Dans le cadre de ce mouvement, dirigé par eux [les habitants], nous avons exécuté des tâches variables selon les besoins présentés par chaque contexte [...] par exemple en offrant des informations sur la législation, la politique sociale, les démarches administratives dans le procès juridique [...] en rédigeant des documents, en faisant la mise en forme de leurs manifestes, lettres, pétitions. En expliquant, lorsque cela était demandé, des techniques de réunions, de plénières et d'assemblées [...] et en faisant des visites à domicile pour [...] expliquer les démarches et documents nécessaires pour entamer la procédure [judiciaire].⁶¹

Cet extrait du texte consacré à l'histoire des Infatigables, écrit par Safira B. Ammann, alors enseignante du Département de Service Social de l'UnB et collaboratrice du mouvement, est intéressant à plus d'un titre. Tout en ayant le souci d'insister sur l'« autonomie » du mouvement, « dirigé » par les acteurs locaux, et sur le fait que son appui n'était accordé qu'à la suite de demandes ponctuelles, la description réalisée par cette enseignante des tâches exécutées par un groupe de professeurs et d'étudiants de l'Université est révélatrice du niveau important d'implication d'acteurs externes dans ce mouvement social et tout particulièrement dans la transmission de leurs savoirs spécifiques aux militants locaux. Le soutien juridique accordé par l'OAB, l'appui logistique conféré par des étudiants et enseignants universitaires ainsi que la structure matérielle fournie par des associations syndicales et le « savoir-faire » militant transmis par les différents militants qui ont soutenu les Infatigables ont constitué des composantes décisives pour garantir légitimité et succès aux revendications de ce mouvement⁶².

Le cas des Infatigables constitue une illustration singulière des liens de « solidarité » qui ont pu relier les différents réseaux militants du District Fédéral à la fin des années 1970. S'il est sans doute l'exemple le plus significatif de l'interconnexion des mouvements associatifs avec d'autres réseaux militants – par l'ampleur qu'il a acquise sur les scènes médiatique et politique de la région et également par les liens multiples qu'il a créés – il n'en a pas moins existé des mouvements et des interconnexions de réseaux dans d'autres villes satellites. Ce phénomène, dans certains cas, n'était pas sans lien avec la consigne

⁵⁹ Lúcia Carvalho, ancienne leader du mouvement populaire de Ceilândia, a souligné, lors de notre entretien, le « lien avec un mouvement de travailleurs paysans de l'intérieur de Goiás, qui s'appelait 'Mouvement pour le coût de la vie' et était mené par un secteur de l'Eglise Catholique de Goiás, avec Dom Thomás Balduino de la ville de Goiás Velho. ». Entretien réalisé le 17/01/2000.

⁶⁰ Cf. S. B. Ammann (« Os incansáveis. Movimento Popular de Brasília », *Cadernos Praxis*, n° 4, Cortez Editora, 1987, pp. 1-60), enseignante du Département de Service Social de l'Université de Brasília et collaboratrice du mouvement des Infatigables.

⁶¹ S. B. Ammann, « Os incansáveis... », *art. cit.*, p. 6.

⁶² En 1984, cinq ans après la création du mouvement, les habitants de la Ceilândia ont obtenu des réponses positives à leurs revendications relatives à la légalisation de leurs terrains.

établie au niveau national par de nombreuses organisations clandestines, dont celles représentées au DF, qui visait l'insertion, ou l'« entrisme », dans les mouvements sociaux. Ainsi, le mouvement associatif du Paranoá a compté sur l'appui de militants trotskistes, parmi lesquels Maria Laura Pinheiro, alors enseignante à l'UnB et qui plus tard est devenue députée fédérale du PT. Ce souci de ce rapprocher des « bases populaires » peut être entendu, en ce qui concerne les militants liés aux organisations clandestines, comme un retour à une source de « légitimité » pour ces organisations qui au long de l'histoire, et de leurs nombreuses scissions, ont perdu de l'ancrage populaire.

L'expérience singulière des Infatigables attire l'attention sur l'imbrication des réseaux, au sens des trajectoires croisées développées par les militants. L'itinéraire de Lúcia Carvalho – plus tard députée districtale du PT – est, à cet égard, révélateur des expériences croisées et de la multipositionnalité des acteurs qui ont participé à l'édification du réseau associatif *brasiliense* à la fin des années 1970. Parallèlement à la mise en place des associations d'habitants à la Ceilândia, L. Carvalho a mené une activité militante dans le mouvement culturel⁶³ ainsi que dans le secteur syndical (plus exactement dans l'association des enseignants du DF, dont elle a été une des fondatrices).

J'étais engagée dans le Théâtre populaire, l'Oficina ; après nous avons fondé le 'Favela théâtre populaire', cela entre 1972 et 1977, entre les villes de Taguatinga et de Ceilândia. Dans cette période, moi, qui étais déjà enseignante⁶⁴, j'étais également engagée dans l'association des enseignants. L'association a été créée en 1976 et j'ai été l'une des fondatrices. [...] Pendant tout ce temps-là j'ai travaillé dans la construction de notre organisation syndicale ; au départ nous avons construit une association [...] après, en 1980 nous l'avons transformée formellement en syndicat ; et en 1986 j'ai été la première femme élue présidente du Sinpro.

Et vous avez intégré la direction de l'association des enseignants depuis sa fondation en 1976 ?

Oui, et après dans le mouvement populaire [de Ceilândia] et dans le mouvement culturel. J'étais une militante full time. Le matin, l'après-midi et le soir.

Entretien avec Lúcia Carvalho, 17/01/2000.

Les multiples engagements et responsabilités de cette femme-enseignante-militante qui a participé à la fondation de deux associations d'habitants de Ceilândia⁶⁵ suggère que des ressources accumulées dans d'autres réseaux ont été mobilisées lors de l'implantation des associations de quartier. Le parcours militant de L. Carvalho construit à l'intersection des différents réseaux, montre la fluidité des frontières – entendues ici plutôt comme des zones de « passage » – entre les divers réseaux militants du DF pendant cette époque. Les échanges entre syndicats, mouvements populaires et autres mouvements organisés ont été continus pendant toute cette période, et sont parfois arrivés à dépasser les limites du District Fédéral⁶⁶.

⁶³ Entre 1972 et 1977 L. Carvalho a milité au sein des groupes de théâtre populaire, premièrement à Taguatinga et ensuite à Ceilândia.

⁶⁴ Du secondaire, dans le secteur public.

⁶⁵ L'Union et Lutte et Les Infatigables.

⁶⁶ Comme on l'avait mentionné, Les Infatigables ont entretenu des contacts rapprochés avec un secteur du mouvement populaire de Goiás qui rassemblait des travailleurs ruraux et bénéficiait du soutien d'un secteur appartenant à la ligne progressiste de l'Église Catholique de Goiás.

Il convient de souligner, en outre, qu'au District Fédéral, peut-être plus qu'ailleurs, la connexion avec des acteurs politiques extérieurs à la région a été particulièrement significative. La population du DF étant formée en grande partie par des immigrants venant d'autres parties du pays, ces militants tendaient à maintenir des liens diffus dans leurs états d'origine. La présence significative des organisations clandestines – implantées nationalement et soumises à des directions centrales – à Brasília, renforçait les interconnexions entre le cercle politique régional et les cercles politiques implantés ailleurs.

La circulation relativement « libre » de certains acteurs au sein de ces différents espaces militants est significative à plusieurs titres. Elle semble d'abord être un signe incontestable de la forte imbrication des réseaux militants et de leur constitution, du moins pour une part, dans un processus d'interstructuration mutuelle. Elle met également en évidence l'autonomisation encore faible de ces réseaux en formation, dotés alors de pratiques peu institutionnalisées et de règles d'accès relativement ouvertes, propices à l'entrée d'acteurs externes.

L'édification d'un milieu militant

La cartographie des réseaux militants *brasilienses* doit être complétée par la référence aux multiples noyaux inter-réseaux constitués en 1978 et 1979. Au cœur du processus de politisation élargi et de forte mobilisation qui se développait dans la région, sont nés des comités de soutien aux grèves du mouvement syndical de l'ABC ainsi que des comités pour l'amnistie des prisonniers et exilés politiques⁶⁷. Ces comités ont été l'occasion de rassemblements et d'interactions divers entre des militants appartenant aux différents réseaux de gauche de la région ; ils ont permis la consolidation, ou l'établissement, de liens stables entre ces acteurs ayant des origines politiques et des expériences sociales diversifiées. En s'appuyant sur le schéma analytique proposé par Charles Tilly⁶⁸, on pourrait dire qu'en tant que lieu de rencontre d'acteurs et de réseaux militants composites, ces comités ont contribué au changement (moins au sens de l'effacement que de l'interposition) des frontières structurelles qui séparaient socialement et symboliquement ces acteurs.

La socialisation politique des militants, désormais multipositionnels, et la consécration de leurs rôles militants se sont réalisées dans ces multiples espaces de débat et d'élaboration d'actions politiques constitués au croisement des réseaux militants. La multiplication des zones de contact entre les réseaux de gauche, qui supposaient des densités organisationnelles variables et des formes de socialisation politique également distinctes, a conduit à la différenciation d'un « milieu militant » de gauche spécifique, doté de caractéristiques propres.

Animé en général par des jeunes, dans leur large majorité de moins de trente ans, le milieu militant de gauche est parvenu à se différencier et à se développer dans un environnement politique caractérisé par l'absence d'institutions démocratiques, dans une société avec une faible tradition organisatrice⁶⁹. Le régime militaire alors en plein déclin, l'ambiance d'agitation et de bouleversement des rôles politiques propre aux moments de transition démocratique ont composé un cadre particulièrement propice à l'expansion de ce milieu. L'espace politique régional étant relativement plus « souple » dans le DF que dans les autres états et moins marqué par la compétition entre acteurs politiques professionnalisés, le milieu militant de gauche a acquis une importance tout à fait centrale dans le « faubourg invouable »⁷⁰ représenté par la vie politique *brasiliense* à l'aube des années 1980.

Considérer l'articulation des réseaux universitaire, syndical et associatif du DF comme un milieu militant, et non avec d'autres notions plus strictes, permet de mettre l'accent sur son aspect peu figé, ainsi que sur la fluidité de ses frontières et la multipositionnalité des acteurs individuels qui l'ont composé. Constitué en l'absence d'une structure objective d'agrégation à laquelle tous les acteurs pouvaient se trouver liés,

⁶⁷ Ces comités ont rassemblé plusieurs militants des gauches *brasilienses* qui plus tard ont adhéré au Parti des Travailleurs ; c'est le cas par exemple des dirigeants *petistas* Arlete Sampaio, Maria Laura et de Chico Machado, ainsi que de l'ex-gouverneur Cristovam Buarque et de Sigmaringa Seixas, avocat connu dans la région pour son soutien aux luttes démocratiques et qui a adhéré au PT au cours du gouvernement Buarque (1995-1998).

⁶⁸ C. Tilly, « Social Boundary Mechanism », *Philosophy of Social Sciences*, n° 2, vol. 34, 2004, pp. 211-236.

⁶⁹ Cette caractéristique a, dans le District Fédéral, pris une forme accentuée pendant la période qui a précédé la démocratisation, mais est souvent attribuée à l'ensemble du pays. Le modèle de formation de l'État brésilien, qui aurait eu comme conséquence une « fragilité » institutionnelle du système politique constitue – comme on l'a déjà souligné (cf. Introduction) – un thème consacré dans la littérature politique brésilienne. À ce sujet, et notamment en ce qui concerne la fragilité du système partisan, voir M. C. Campello de Souza, *Estado e partidos políticos no Brasil, 1930-1964*, São Paulo, Alfa-ômega, 1990.

⁷⁰ M. Offerlé, *Sociologie de la vie politique française*, Paris, La découverte, 2004, p.3.

d'une hiérarchisation de positions fixes, et faute de ressources matérielles appropriées⁷¹, ce milieu hétérogène peut être analysé comme un contexte concret et pratique d'interaction et de stabilisation de liens politiques.

On doit également tenir compte des tensions et des luttes entre les acteurs situés dans les différents pôles de ce milieu militant. Son étude, pour être pertinente, ne peut négliger la fragmentation qui lui est intrinsèque. Réparti en groupes et sous-groupes en situation de relative interdépendance, inspirés par des doctrines plutôt diversifiées, le milieu de gauche *brasiliense* ne peut être entendu comme un espace d'homogénéisation doctrinale⁷². D'où l'intérêt heuristique de la notion de milieu hétérogène, où se sont créées et actualisées en permanence les relations politiques (individuelles et collectives) qui ont été à la base du projet partisan incarné par le Parti des Travailleurs.

Nous partageons de l'idée, posée par Frédéric Sawicki⁷³, que l'étude des réseaux qui sont à l'origine de la structuration d'un milieu partisan permet de mettre au jour les mécanismes qui ont participé à la construction sociale du parti. Sawicki propose une analyse compréhensive du milieu partisan à partir de ses réseaux constitutifs et cette démarche a pour intérêt de ne pas séparer l'analyse des formes organisationnelles, des pratiques militantes et des stratégies politiques de celles des propriétés sociales des dirigeants et de chercher à comprendre les trajectoires des acteurs à l'intérieur du parti par rapport aux relations sociales construites historiquement dans des sites d'interaction déterminés. Les réseaux sont vus comme des relations historiquement consolidées entre des groupes ou organisations, leur développement étant limité par des structures historiquement et socialement objectivées. Les pratiques militantes et les actions partisans dérivent, dans cette perspective, de la position des acteurs dans les réseaux sociaux dont ils proviennent. Suivant la piste lancée par cet auteur, et en faisant un usage « souple »⁷⁴ de la notion de réseau – qui permet cependant de tenter de cerner les frontières démarquant un milieu militant tout en intégrant le caractère multipositionnel des acteurs – on pense que les propriétés des réseaux historiquement construits ont exercé un poids fondamental sur les configurations adoptées ultérieurement par l'espace interne du PT ainsi que sur la construction des modes d'interaction établis par ses membres.

Le projet partisan comme prolongement d'un milieu militant

En 1978, alors que la transition démocratique se négociait dans les hautes sphères de l'État militaire, que l'apparition de mobilisations sociales multiples sur l'ensemble du territoire national devenait un vecteur puissant de déstabilisation du régime et que la réforme abolissant le bipartisme s'annonçait incontournable, les premiers débats visant à la formation d'un grand parti de travailleurs ont rassemblé les

⁷¹ N'ayant pas de siège, les locaux utilisés pour les réunions étaient souvent les résidences des militants ou des sympathisants, leurs lieux de travail ou d'études, ou même des bureaux cédés par des proches. Plusieurs entretiens ont rappelé les difficultés rencontrées au moment d'entreprendre l'organisation des mouvements tant au niveau du recrutement et du rassemblement des militants qu'au niveau des conditions matérielles indispensables à leur fonctionnement.

⁷² Paradoxalement, la faible hiérarchisation et l'aspect informel de ce milieu contrastaient avec le modèle organisationnel propre aux formations clandestines. Les organisations de gauche avaient comme caractéristique la structure de fonctionnement verticale et hiérarchisée, typique du modèle du centralisme démocratique. Or, il est important de considérer qu'après des années de clandestinité, l'organisation interne de ces formations s'était considérablement fragilisée. Malgré la forte représentativité des organisations clandestines, les mouvements politiques de Brasilia des années 1977/1979, n'ont pas reproduit complètement ce modèle organisationnel, et ont, au contraire, créé des structures plus ouvertes, basées sur la participation large des militants ainsi que sur le dialogue avec les autres mouvements.

⁷³ F. Sawicki, *Les réseaux du Parti Socialiste. Sociologie d'un milieu partisan*, Paris, Belin, coll. Socio-histoires, 1997.

⁷⁴ Tout en partageant les présupposés – notamment l'accent sur la dimension relationnelle qui donne forme à une structure sociale – de l'analyse de réseau qui remonte à la tradition « de la *network analysis* telle qu'elle s'est développée aux Etats-Unis (...) et que résume bien la formule d'*interactionnisme structural* », Sawicki finit par s'éloigner de cette perspective, notamment pour rejeter « son goût immodéré pour la modélisation mathématique » Sawicki, *op. cit.*, p. 25-26. Dans son étude, F. Sawicki s'est proposé de retracer les réseaux constitutifs du milieu partisan socialiste à partir de l'identification des conditions d'adhésion et des cercles militants fréquentés par les acteurs étudiés. Dans notre recherche, les entretiens réalisés avec des dirigeants fondateurs du PT/DF ont permis d'identifier leurs trajectoires militantes, de délimiter les espaces et les conditions dans lesquelles ils ont commencé à être militants et ainsi de comprendre les relations stables, construites et consolidées dans leurs réseaux d'appartenance originaires et qui les ont conduits à entrer au Parti des Travailleurs.

différents secteurs du milieu de gauche brésilien. L'état de São Paulo étant le principal pôle d'opposition aux militaires, réunissant les acteurs d'opposition les plus visibles de la scène politique nationale (des nouveaux syndicalistes, des hommes politiques « progressistes » inscrits dans le parti d'opposition officiel, ainsi que le plus haut cercle intellectuel du pays), a constitué le noyau central d'irradiation de ce projet partisan qui s'est étendu aux différentes régions du Brésil.

Le projet partisan, encore flou en 1978, était toutefois très fortement centré, symboliquement et quantitativement, autour des métallurgistes de l'ABC et de la volonté d'insertion formelle de ces acteurs dans le jeu politique⁷⁵. L'intérêt manifesté dès le début pour l'inscription du mouvement ouvrier dans l'arène politique a rapidement éveillé l'attention d'autres secteurs de la société et mobilisé différents acteurs de l'opposition. C'est ainsi que les premières discussions pour la création du PT ont rassemblé, à côté des futurs *petistas*, de nombreux communistes et également le groupe des parlementaires du MDB qui plus tard ont fondé le Parti de la Social Démocratie Brésilienne (PSDB)⁷⁶. La pluralité des acteurs impliqués dans cette phase initiale du projet *petista* est à l'origine de débats tendus, autour du modèle partisan que devait adopter la nouvelle formation. Le modèle communiste ainsi que le modèle socialiste européen (proposé par les sociaux-démocrates) ont été rapidement écartés au profit d'un modèle « souple » de parti de masses « pluriel, démocratique et participatif » auto-proclamé comme un parti « authentiquement » issu du monde des travailleurs⁷⁷. Au fur et à mesure que ce projet s'est consolidé, une division s'est dessinée dans les milieux militants nationaux, entre d'une part les acteurs engagés dans le nouveau parti d'opposition et d'autre part ceux, parmi lesquels les communistes, qui optaient pour la permanence dans le parti d'opposition officiel déjà existant⁷⁸.

Et même si les métallurgistes de l'ABC ont constitué le noyau le plus apparent du *petismo* naissant, le Parti des Travailleurs se présentait comme une instance politique voulant garantir « l'universalité de représentation de plusieurs couches sociales », selon sa Déclaration Politique⁷⁹. Il rassemblait en effet le mouvement syndical, à l'origine du projet, mais également d'autres mouvements sociaux plus ou moins légitimes socialement et exclus de la scène politique nationale (dont des mouvements liés à l'Église catholique, des mouvements associatifs de quartier, des mouvements culturels etc.⁸⁰), des organisations de gauche développées dans la clandestinité, des intellectuels et un groupe d'hommes politiques issu du MDB.

La division du milieu militant suscitée par la formation du PT n'a pas été anodine dans le District Fédéral, quand en 1979, le « Mouvement pour le PT », constitué à l'échelle nationale, est arrivé dans la capitale fédérale. Dans des proportions sans doute différentes, et avec des acteurs qui n'étaient pas tout à fait homologues à ceux qui étaient présents à São Paulo, de nombreuses divergences ont partagé le milieu de gauche *brasiliense*. À la différence de São Paulo, les débats autour de la formation du PT/DF n'ont pas opposé – pour des raisons structurelles – des parlementaires du MDB⁸¹, des représentants du haut cercle intellectuel national⁸² ou du secteur progressiste de l'Église⁸³ et encore moins des métallurgistes, qui

⁷⁵ Le 24 janvier 1979, lors du IX^{ème} Congrès des métallurgistes, mécaniciens et électriciens de l'état de São Paulo (à Lins), la « Thèse de Santo André » a été approuvée. Elle affirmait la nécessité de la création d'un parti des travailleurs et se présentait aussi comme une réaction au type d'opposition menée par le MDB (considéré comme trop passif et trop proche du gouvernement).

⁷⁶ Notamment l'ancien président de la République et fondateur du PSDB, Fernando Henrique Cardoso. M. Gadotti et O. Pereira, *Pra que PT : origem, projeto e consolidação do Partido dos Trabalhadores*, São Paulo, Cortez, 1989.

⁷⁷ La formule est présente dans l'ensemble des documents fondateurs du PT. Cf. M. Gadotti et O. Pereira, *op. cit.*

⁷⁸ Pour une restitution historique des négociations qui ont abouti à la création du PT à São Paulo, voir par exemple M. Gadotti et O. Pereira, *op. cit.*

⁷⁹ PT, *Declaração Política*, São Paulo, 1979b.

⁸⁰ Soulignons qu'il s'agissait de mouvements dotés de niveaux de structuration fort inégaux.

⁸¹ À São Paulo et dans de nombreux autres états, la participation des hommes politiques – insérés et reconnus dans l'arène politique – a eu un poids significatif dans la construction du PT. La non-participation des parlementaires *medebistas* dans le cas du PT/DF s'explique notamment par le fait qu'à cette époque, le District Fédéral ne comptait pas sur une « classe politique » régionale à proprement parler ; Brasília n'était pas encore représenté politiquement au niveau des parlements et le MDB, par conséquent, ne disposait pas d'implantation significative dans la région.

⁸² Si des professeurs de l'Université locale ont été concernés par le projet de formation du PT, ils ne s'agit en aucun cas d'acteurs pouvant être désignés comme faisant partie de l'*intelligentsia* nationale au sens où on peut évoquer les universitaires

n'étaient guère représentés dans la région ; le projet *petista* a toutefois mis au jour des tensions profondes entre les acteurs singuliers qui composaient le milieu de gauche régional. La fragmentation inhérente à ce milieu, formé de réseaux militants distincts (universitaire, syndical et associatif) et composites, aussi bien socialement que du point de vue organisationnel et doctrinal, est devenue particulièrement visible au moment d'élaborer le projet partisan. D'emblée, la scission incontournable entre communistes et non-communistes s'est opérée lorsque la minorité communiste représentée dans le milieu militant (notamment dans les réseaux syndical et universitaire) s'est écartée du mouvement pour le PT.

Rassemblant l'ensemble des gauches non-communistes du DF, le Parti des Travailleurs était perçu différemment à l'intérieur des divers groupes et sous-groupes insérés dans les réseaux universitaire, syndical et associatif ; leur niveau d'implication dans ces premières discussions a été très variable.

Soumises à des orientations établies par leurs directions nationales, les anciennes organisations clandestines représentées dans le milieu militant du DF ont adopté des positions fort ambiguës. À un pôle se sont regroupés des acteurs issus des organisations marxistes-léninistes bien implantées dans le réseau syndical (notamment l'Aile Rouge) qui s'attachaient à un modèle partisan de « parti de masses », enraciné dans les mouvements sociaux. À un autre pôle se situaient les groupes liés aux organisations trotskistes, implantés dans les réseaux syndical, universitaire et – en faible proportion – associatif, qui cherchaient à imposer au PT le modèle du « parti révolutionnaire ».

Les groupes « indépendants » – constitués notamment par les militants associatifs et les « syndicalistes authentiques » *brasilienses* – qui étaient fortement influencés par les actions des nouveaux syndicalistes *paulistas* et moins astreints à suivre les consignes politiques adoptées verticalement au sein d'organisations, d'envergure nationale, ont en revanche très rapidement adhéré au projet *petista*. Les syndicalistes « authentiques » en particulier ont incarné pleinement le projet des syndicalistes *paulistas* où le parti apparaissait comme stratégie de légitimation des acteurs illégitimes, et ont dès lors occupé une position concurrente face aux acteurs liés aux organisations clandestines.

Si le projet *petista* a été capable de rassembler l'ensemble du milieu militant formé par les gauches non-communistes, la position des différents acteurs par rapport au projet partisan et par la suite à l'intérieur de la nouvelle formation a été fortement marquée par les fragmentations préalables de ce milieu. La convergence autour du projet partisan précipitait des relations de concurrence, où les fidélités et les rivalités établies dans les réseaux d'appartenance préalables ont été réactivées.

On peut se demander comment il se fait que ces acteurs, porteurs de conceptions partisans dissemblables, se soient regroupés dans une même entreprise politique. Il faut ici rappeler que l'opposition au régime militaire et le désir de démocratisation ont constitué les facteurs premiers de cohésion du milieu militant *brasiliense* ; ils ont été les vecteurs par excellence de l'intersection des différents réseaux qui l'ont composé. En 1979, la puissance acquise par le Mouvement pour le PT dans

et chercheurs intégrant le cercle intellectuel. L'UnB, tout en étant une université de prestige dans le pays, n'était pas à ce moment-là, comme cela a pu être le cas au moment de sa fondation, un pôle de concentration de la haute sphère intellectuelle brésilienne.

⁸³ Contrairement à ce qui s'est passé dans d'autres régions du pays, la participation des mouvements liés à l'Église a été peu significative dans le processus de création du PT au District Fédéral. Compte tenu du fait que les secteurs du clergé représentés à Brasilia étaient majoritairement liés à la « hiérarchie établie » de l'Église catholique, la collaboration des catholiques à la formation du PT/DF a été restreinte pratiquement au lien entretenu au départ par le mouvement populaire de la Ceilândia avec certains mouvements sociaux ecclésiastiques de la région qui entoure le DF, dans l'état de Goiás. Si l'on considère la création du PT au niveau de l'ensemble du pays, les mouvements de base du secteur progressiste de l'Église catholique apparaissent comme un des principaux groupes politiques fondateurs de ce parti. À la différence du cas *brasiliense*, dans d'autres états, par exemple à Goiás – état frontalier du DF- et au Rio Grande do Sul – un des principaux noyaux de formation du PT -, la participation des mouvements de base catholiques a été prépondérante dans la composition du nouveau parti. Pour plus d'informations concernant les acteurs qui ont participé au processus de formation du PT sur la scène politique nationale, voir notamment M. Keck, *PT : A lógica da diferença*, São Paulo, Ática, 1991; R. Meneguello, *PT, a formação de um partido (1979-1982)*, Rio de Janeiro, Paz e Terra, 1989 et L. M. Rodrigues, « A composição social das lideranças do PT », in *Partidos e sindicatos, Escritos de Sociologia Política*, São Paulo, Ática, 1990.

les différentes régions du pays a fait de ce parti le symbole indéniable du désir collectif de transition d'une société civile en pleine recomposition. Les communistes étant affaiblis après de nombreuses années de clandestinité et des dissidences successives, l'entreprise *petista* s'est consolidée comme un grand projet stratégique capable de légitimer l'entrée politique des « profanes » dans une arène politique officielle, alors monopolisée par des acteurs politiques « traditionnels », appartenant, soit au parti lié aux militaires (Arena), soit au MDB, qui faisait figure d'opposition modérée.

La reconversion militante – au sens d'investissement partisan – peut être entendue comme le facteur ayant permis la mutation des militants issus des divers réseaux militants du DF en acteurs politiques à part entière. Légitimé par son puissant ancrage social dans le pays, le projet *petista* devenait incontournable pour ces militants désireux de légitimité dans le jeu politique. C'est ainsi que, au long de l'année 1979, les positions des acteurs liés aux organisations clandestines du DF ont finalement évolué vers l'adhésion au nouveau parti.

L'entreprise *petista* est apparue comme le prolongement « logique » de ce milieu militant de gauche en quête de légitimation dans une scène politique en pleine recomposition. Ce processus, en déplaçant la focale d'analyse vers les modes d'action déployés par les acteurs sociaux, semble comparable à celui observé par Hélène Combes⁸⁴ au sujet de la formation du PRD⁸⁵ au Mexique, où l'entreprise partisane s'est inscrite dans le « *continuum* de l'action collective » menée par des acteurs appartenant aux mouvements contestataires. Les multiples appartenances développées par les fondateurs du PT/DF au sein de différents mouvements sociaux (re)créés à Brasilia à la fin des années 1970 donnent une idée de l'étroite imbrication, et de la non-autonomisation⁸⁶, des espaces militant et partisan de cette région au moment de la transition démocratique.

*

**

Deux facteurs prépondérants ont été déterminants pour rendre possible la rencontre des acteurs politiques qui ont créé le Parti des Travailleurs dans le District Fédéral. Premièrement, il s'agissait d'un moment historique singulier – marqué par l'ouverture du régime militaire, les perspectives de démocratisation et le processus de restructuration de l'échiquier politique de la région – qui a composé un cadre propice à l'insertion des nouveaux acteurs sur la scène politique du DF. Participer au projet national pour la construction d'un nouveau parti politique qui devenait le symbole incontournable de la démocratisation, a beaucoup compté pour rendre viable la réunion d'acteurs ayant suivi des trajectoires politiques et sociales différenciées. Deuxièmement, l'appartenance préalable, et souvent concomitante, de ces acteurs à des réseaux militants (universitaire, syndical et associatif) ainsi que le partage d'expériences socialement et historiquement constituées au sein de ces espaces ont contribué à la construction de leur signification sociale en tant qu'acteurs politiques. C'est au sein de ces réseaux que ces acteurs ont construit les capitaux militants spécifiques mobilisés dans la construction du nouveau parti.

Ces facteurs ne sont pas seulement à l'origine de la rencontre des acteurs qui ont créé le PT/DF ; ils ont aussi été décisifs pour déterminer la répartition de leurs positions au sein du parti en formation, où les acteurs comptant sur les capitaux militants les plus solidement constitués – notamment au sein des organisations clandestines représentées dans le réseau militant universitaire – et sur les niveaux de ressources scolaires les plus importants ont occupé les places dominantes⁸⁷.

⁸⁴ H. Combes, De la politique contestataire à la fabrique partisane. Le cas du Parti de la Révolution Démocratique au Mexique, thèse, Université Paris III, 2004.

⁸⁵ Parti de la Révolution Démocratique.

⁸⁶ En ce sens il s'agirait d'un processus inverse à celui décrit par Cécile Péchu à propos de l'autonomisation du champ militant par rapport au champ partisan intervenue en France dans les années 1980 et 1990. C. Péchu, « Les générations militantes à droit au logement », *Revue Française de Science Politique*, vol. 51, n° 1-2, 2001, pp. 73-105.

⁸⁷ Cette caractéristique particulièrement accentuée dans le cas du PT de la région du District Fédéral ne s'est pas reproduit de la même façon dans d'autres circonscriptions *petistas*. Le cas de l'état de São Paulo, où les métallurgistes ont occupé le devant de la scène *petista*, sert ici de contre-exemple à l'expérience de Brasilia.